

ERE

N°10 Bimestriel
MARS-AVRIL 1983

20 francs

REVUE LITTÉRAIRE
ET POLITIQUE



J. H. Franchini
21/83

Alain Le Banner

EDITORIAL

LES INJUSTES BALANCES

ERE, revue politique et littéraire, affirme sur sa couverture qu'elle se veut refus. Ce mot intrigue. Refus, mais de quoi ? Il faut vous expliquer (verbe à double tranchant)... Quoi, en êtes-vous encore à une révolution râtée, à la fin d'un achèvement, l'un de ces mots qui furent écrits sur les murs, par de bruyants, ensoleillés jours de mai... Rien qu'un graffiti. Cela sent un anarchisme désuet, mais têtue, celui d'un éternel adolescent, d'un étudiant attardé, d'un promeneur trop solitaire pour n'être pas accompagné d'un démon... Revue ou refus ? Pourquoi pas l'un et l'autre ? Revue pour publier et refus pour construire.

A ce «refus» nous ajoutons ces mots : «La revue de la dissidence bretonne». Ainsi s'opère la jonction entre ce qui fut la merveilleuse effervescence d'une génération et la volonté d'un peuple, notre peuple.

Nous avons discuté de ces mots. Nous avons hésité entre «dissidence bretonne» et «dissidence en Bretagne». Cela n'est pas la même chose.

J'avoue que j'aurais préféré cette «dissidence en Bretagne» qui nous fait participer à tout un courant de pensée devenu illustre depuis Soljenitsine et maintenu par l'exilé de Gorki, Sakharov, à la fois très connu et ignoré, suspect à tous les pouvoirs. La revendication nationale bretonne peut bien sûr y participer. Elle y a même aujourd'hui sa place, avec le soutien à Solidarnosc et au peuple afghan. Nous sommes, face au pouvoir de l'Etat français, les seuls dissidents. Aujourd'hui, comme hier. Et aujourd'hui comme hier nous nous opposons aux faux révolutionnaires qui n'ont de cesse, quand ils sont parvenus au pouvoir, de ne rien changer mais d'utiliser à leur profit les institutions qu'ils disaient combattre. Le drapeau rouge peut succéder au manteau du roi, nous n'aurons fait que changer de pourpre. A la Restauration qui suit l'Empire qui suit la Révolution, Louis XVIII ne rend pas à la Bretagne ses institutions. Le roi s'empresse d'être Jacobin. Il l'était déjà, sous le manteau fiurdelysé. L'«unité» française sort fortifiée de cette révolution qui d'abord avait renversé son trône. Chaque régime français s'empresse d'utiliser le précédent et d'entériner ce qu'il a fait

dans la voie d'un pouvoir central plus coercitif. Le charme serait-il rompu qui nous faisait espérer dans la révolution, dans le socialisme, le droit des peuples à disposer enfin d'eux-mêmes ?

Nous savons gré au Parti socialiste, et plus particulièrement à François Mitterrand, d'avoir amnistié nos compatriotes, nos amis. Nous ne l'oublions pas. Ni cette cinquième semaine de vacances qui s'ajoute à l'avancement de l'âge des retraites. Mais n'est-ce pas là, avec la création d'un Ministère de la Mer, confié fort heureusement à l'un de nos compatriotes, le «paysan» cornouaillais Le Pensec, - quand on attendait un marin, mais, bah ! Le Pensec nous convient, - la seule promesse tenue en ce qui nous concerne ? La Bretagne a moins compté, sur la balance, que la Corse.

Ainsi nous seuls mettons en cause et continuons à mettre en cause l'essentiel, qui est la forme, la structure et l'existence de l'Etat.

Cela ne justifie-t-il pas tout d'abord le mot de «refus» ?

Cela n'est pas encore suffisant.

Cet Etat est l'aboutissement de l'histoire, et nous refusons d'être condamnés par elle, cette «fatalité» contre laquelle les marxistes justement s'insurgent, mais quand ils y trouvent profit, pour nous opposer la même fatalité de l'Histoire quand ils veulent nous condamner. Cette évolution que justifierait par lui seul le fait accompli, nous le récusons. Elle s'accompagne d'une conception de la société et du monde qui exige l'Histoire et le Temps inexorable de l'histoire pour fondement de l'être, et que nous rejetons comme fondement de l'Etat et non pas de la société, mais de cette société-là.

Ainsi nul d'entre nous n'a vocation de «dissident». Nous ne nous opposons ni à nos voisins ni à la vie en société, que nous recherchons volontiers. Nous ne sommes pas des anarchistes nés ni des anarchistes malgré soi et nous cherchons au contraire une adhésion collective, notre bonheur étant plutôt d'être d'accord. Avec le monde. Avec tous les hommes. Pourquoi ne le sommes-nous qu'avec si peu de gens ? Est-ce nous condamner que d'être rares ? Les Israéliens ont un proverbe : «Si tu es seul contre tous les hommes, c'est toi qui as raison car

il est impossible qu'un tel accord entre eux ne soit un malentendu et que tous les hommes détiennent ensemble la vérité». Les Bretons peuvent bien se qualifier de Français, ce n'est là qu'un malentendu.

La vérité et le nombre ne coïncident pas. La vérité ne s'identifie pas forcément à ce qui est rare comme à ce qui est général. Elle n'est pas forcément dans le milieu, elle ne se réfugie pas dans les extrêmes. Elle est le cercle pascalien et dans le retour éternel du Même dont parle Nietzsche comme s'il suffisait d'écouter ensemble les deux Ennemis.

Nous ne séparons pas l'individu de la société naturelle qui est la sienne. Nous la croyons propice à son développement, elle est nécessaire à l'homme qui est l'être le plus social de tous les êtres créés. S'il y trouve richesse et liberté, il lui doit en échange de participer à son bonheur. De la rendre plus active et prospère parmi les nations. Mais quelle balance sera-t-elle assez juste pour mesurer droits et devoirs ? Pour assurer cet équilibre instable entre lui et nous, entre le moi et les autres ? Et cet équilibre serait-il parfait, ne serait-ce pas une entrave à la vie toujours mouvante ?

Les balances justes peuvent peser de fausses équivalences.

Il y a à quelques années, une nuit d'été, à Bucarest, minuit depuis longtemps passé, et cependant les fenêtres fermées, comme pour enclorre les débris de la vieille société, par habitude déjà prise, par défiance de l'inconnu qui se confond avec le veilleur invisible et nocturne, quand les langues enfin se délient, les tabous effacés, les peurs surmontées, on me demandait : «Alors, cher Monsieur, peut-on maintenant vous demander : «Que pensez-vous de notre régime ?»

L'arbre et la marée

par GABRIEL JEHAN

C'est une évidence sensuelle: notre Pays est de Mer et de Terre. Comme Gaston Bachelard, rêvons les Éléments et les Symboles qui sommeillent, depuis dix mille années, en nos flancs pensifs, ces paroles au texte immémorial qui suintent tout bas au fond de notre conscience engloutie...

L'Homme est marée, quelle métaphore gonflée de sens existentiel en ces mots qui se donnent la main, en ces mots qui se savent être plus qu'image !

Notre nature, notre destin peut-être, est un flux incessant où s'embrassent, où se haïssent les contraires. Nous connaissons, amers, l'orgueil et la défaite, la passion et le doute. Sur notre chemin d'écume, se roidissent des équinoxes où tremble la raison. Elle souhaite tant, cette raison mesurée et timide, se surmonter, atteindre, approcher tout au moins, l'au-delà des livres et des discours. Elle s'ingénie à titiller l'informulé, à cajoler l'impensé... qui frémit, qui râle lentement entre les voyelles et les consonnes... Ah ! qui dira la syntaxe naïve d'où s'engendrent des mots baignés de silence, des vocables irisés de silence ?

L'Homme est marée, disais-je. A son front, à son regard, témoignent des algues naufragées, des épaves... Résidus d'architectures anciennes où point ne s'apaisa sa fièvre à tout reconstruire, à réinventer l'ouvrage que Dieu, patiemment, en sa sacrée mélancolie, tissa...

L'Homme est Ulysse et Pénélope (sa sœur l'Attente), Tristan et Yseult (sa sœur la Passion) tout à la fois, en une même secousse, en un même spasme. La dualité de l'ébène et du jusant l'ébranle, le meut, le fonde... La Mer est son sang séminal, sa substance antémique...

Puis palpitent les dunes, aussi, ces reposoirs de vent où s'effondre son échine, où reprend soufite, quelques instants, sa fatigue superbe à pétrir le Surréal, à parcourir l'évanescence...

Des ombres pensent sur le sable, ces ombres qui s'offrent en conjugaisons de l'équinoxiale marée... Puis les bras du roulis, les mains du roulis effacent les calligraphies sur la grève... L'Homme se lève et recommence une genèse, une naissance au-delà de lui-même...

II

L'Homme est fils de Mer comme de Tourbe, sa fierté est océanne et paysanne. De temps à autre ses larmes sont de glaise. Je l'ai vu arbre quelquefois. Parcelle indissociable, certes, de l'humanité devenante, il fuit, farouche, individuel, dans les bois, vêtu sa pensée si nue, de mues et d'écorces... près des ruisseaux, au creux du terreau qui se tait. Là, il apprend la longue patience du chêne antique, le dire limpide du saule, les phonèmes bienveillants de l'herbe tendre.

L'Homme dévisage l'immobilité féconde des pommiers. Il ne soupire plus : il SAIT l'attente sans objets des arbres regardant leur résine dans les yeux des saisons... Il possède racines. De Pères en Pères s'écoule et s'enrichit le Fleuve de la Tradition. Les pierres ne sont plus ruines mais phrases et gestes, prière et méditation de l'Univers prenant conscience de lui-même (à travers notre cerveau). Les champs non fécondés ne sont plus vaine illusion, mais page tournée, stèle gravée... en espérance d'être recouverte, lue, méditée. C'est en cette terre que l'Homme prend racines, qu'il va se nourrir... loin avant ce qui l'a précédé.

Et il étend ses branches, et il se ramifie jusqu'aux étoiles. Quel envie intenable d'englober, de gobier les galaxies ! Depuis des ans et des ans, il s'arrache des œuvres, des enfantements, des liturgies...

Que viennent l'Hiver, ma mie, nous ferons de beaux enfants et l'Acte Premier renouera avec l'Automne fini...

4

Qui dira ... le sexe des arpeges !

GABRIEL JEHAN

Qui dira,
qui rêvera la sexualité des musiques,
la sensualité des instruments,
le sexe des arpeges !
A l'orée du désir
et de la danse,
la bombardé est pénis,
tonalité d'air
et de feu,
immobile mâle en rut
à l'envoûte du plinn,
efflorescence du sperme
au pas de la gavotte.

...
Le uilleau pipes est ventre,
ventre de femme
que l'on tient tout contre soi,
ardeur mouillée
sœur
et mère de l'accord,
vagin de gigue
et hornpipe
de la danse qui s'étouffe.

...
La harpe est androgyne,
écoulement
du hêtre qui s'écoute,
frémissement
du cœur gros
à la commissure du silence,
ambivalence
de l'être
qui (se) médite.

...
Rugueux comme râles d'hiver,
le bodhran est mâle,
lui aussi,
froid et paillard
comme le tissu des testicules,
rythme sans fin,
sans repos
des coups contre
le gland.

...
Le fiddle
cache,
sous le rauque
et l'arrogance
le velours
de son humidité

...
Et s'épuise à dévêtir
le clitoris
de l'impatience...

Gaël et l'enfance des éléments

GABRIEL JEHAN

Puis s'établirent les Hommes
et leurs fils,
les Druides veux-je dire,
ressentir, plus vivement que la foule ténue
la fierté intrinsèque des Éléments,
la parole et le Sacré des flots,
c'est aussi vouloir
se nommer comme leur maître.
Brevages d'herbes et d'hallucinées
concoctions,
incantation et magie du verbe :
quelques brèves
et brumes
subsistent encore,
peut-être,
dans les mémoires éveillées
des solitaires.

...
Sous les pas de Gaël
s'ensommeillent
les pavés.
La ville ferme paupières
et se dépliant,
engourdissement de frissons,
les ailes des oiseaux de nuit.
Dans les bars,
les âmes
sont vaissaux et esquifs,
équipages en manque
d'amarres.

...

HENCHADUR (cheminement)

ALAN PUTOUD

Sève sont les mots
(et ceux là sont de mes feuilles)

Racine est le temps
qui serpente en mes songes
(ni sève, ni racine si le poète n'est saulé)

L'if et le chêne
ont parrainé mes sentes
où nul homme ne paraît
sans écorce à son front.

(le bouleau est mon frère,
à la noire saison chaque samhain me fait don
d'une étoffe de lumière)

Un chant me vient souvent (1)
du plus lointain des âges
c'est la fée des sylves
qui pleure ses arbrisseaux
qui conte en la ramure
le deuil du renouveau
le don du très brillant
au rameau de jeunesse

(jadis, il m'en souvient
je fus houx et bois vert
et s'appuyaient sur moi
les victoires de mes Pères
mais mortes sont mes branches
en des terres étrangères)

Présent et lointain en même temps,
Gaël,
à l'encoignure de l'ombre et de la cohue,
contemple
ces voiles éliminées à la dérive.
Ce paysage
n'est point désespérance malgré tout.
Les yeux de Gaël s'insèrent
dans la certitude,
dans le roulis feuillu
de ces couleurs,
de cette fumée,
de ces gestes,
de ces oripeaux de finitude.

...
L'Homme est marée,
va et vient
de contrastes,
équinoxes variés de paroxysmes
et de cajard.
Il convient d'englober
cette marée,
de s'immerger en elle
comme adhérait le Stoïcien
au Logos...
Alors Gaël songe à tout ceci,
s'émue
et s'indiffère.

...

Le petit peuple des bars devient
vitrail,
l'aube naissante
avale
les résidus de la nuit :
le temps avait cessé
de s'engloutir...
Gaël se lève.

...
La pluie bat contre les tempes
des vitrines.
Le froid se délivre
en les étreintes du jour
puis effleure le givre.
Gaël a repris
sa marche lente
sur le paletot des rues.
Mais il ne se rend pas compte,
pas encore,
qu'il a perdu mémoire
et souvenirs :
l'éveil
a brisé son identité
et Gaël,
nauffrage d'innocence,
devenir enfant,
enfant...

La bruyère et l'ajonc partagent ma souvenance
dont la langue est percée de chaînes d'or et d'argent.
L'Aulne m'est compagnon
qui chevauche la grande ourse
Arthur est de retour
dans le secret des mousses.

l'étoile habite la pomme
qui divise le savoir multipliant l'espace
pour la mouvance de l'Homme.
(pommier je suis aussi les jours de Celtitudes)

Toujours j'invoquerai les sources inexprimées.
Des roches de mon front suinteront mes pensées,
mes rêveries cornues distillées par les siècles
mes lettres transparentes enclouent en la rosée.

Les sternes ont le cri rauque qui sied à mes envois
le corbeau reviendra se poser à mon faite
la langue reste au chaudron mais l'Homme poursuit sa quête
Les cygnes sont revenus qui émigrent en ma tête.

la Vie est une déesse les arbres sont ses amants
mais les poètes, les sages, épousent les fleurs du vent
et accostent au rivage avec les preux d'antan
où l'écume et le feu marient le vin, le sang.

M'invitent les sagas et les chevaux de lune
Au seuil de ma Celtie il n'est que des voyages
J'ai rendez-vous en l'île, Avalon ou Iona
Mon coracle est ma plume et sa route est ma loi.

5

AMBRE I

Pubis
Puits
(couleur de l'amour)
Tire l'eau

Tire l'eau
du désir
en margelle
de tes seins

S'enspire
la main-fougère
à la crosse de tes cuisses

Serpentent
sève
et
secondes
réenfantées
en la genèse
des mousses

De nos haleines
naissent
les rêves de nuages
Avec,
fraîche,
La Vie
épousant
le bassin
de nos tempes.

AMBRE II

Sable
et lames
en dune
de tes hanches

Sang
du sablier
inverse
aux jeux
du monde

- la sente rouge
de nos décadences -

(une tendresse casse nos ongles
sur le ciment du temps)

Liseron de mer
enroulé
aux temples de tes yeux
déviant
les courbes

de tes faims.

Initiés.
que nous sommes
d'un blanc
sorilège...

AMBRE III

Effeuillement
en nuit
convulsif

Braises
et
écorce
en sillon
d'outre-lieu

Haute chambre traversière

La barge de nos peurs
roule en la sueur et les vagues.

Les lèvres
concilient
le sel
et
l'étoile

et creusent
en l'espace

le nid
éphémère...

Sinueuse
se fait l'attente...

AMBRE IV

Torche des corps
consumés
d'absolu
et rires
froissés
comme feuille
de menthe sauvage

(le silence marche
nu-pieds
sur les tessons
de la nuit.)

SEMAISON

et plaines
aux fertiles
entrailles

flammes

vives
au creuset

de tes eaux...

pour l'appel
d'une ténébreuse étincelle
la marche
de l'Homme...

AMBRE V

Noroit
et
salive
écartent
la retenue
des jones

Plénitude
en la grève

évidée
de
muraille

en
nasses
tissées
de
moites
taisons
frétille
puis
s'ensommeille
l'anguille
rouge
du

CRI

AMBRE VI

Sphère
de laine

et de résine

voyage
à rebours
des gestes

déliés

de servitudes

Lave
puisée
des confins
enclavés
resurgit
d'importance

L'autre et l'un
confondus

d'amplitude

en l'Iroise litière

la neige de tes mains
dans le chaudron

des essences....

AMBRE VII

Vastitude
en l'aire
des souffles
mêlés

Arôme
et
pivoine

Vigne des sens
multiplement
pressées
é
é
l
e
n
o
v
de
l'
o
i
a
u
s
au refuge
des
mémoires

Immuables
sont
les caresses de tes pierres.

AMBRE VIII

Palpe de corail
et pourpre tiédeur
incisée

Femme
craquelée

INSPIRANT
la venue
des
averses

Epi
et
gerbes
enlaçant
nos secrètes
D E M E S U R E S

Etreintes
Gémées
ensemencées
les festives

MOUVANCES

Flambe l'épine
à la croix des roses...

AMBRE IX

Danseries gestuelles
d'offrandes écartelées

fourragé
d'extases
pleinières

cheminement des rires
au foyer d'outre-cendre

l'informulé
saillant
des
charnelles échancrures

Les lassés
sont les doux fruits du vertige
pour l'anse
irriguée
du torrentiel hommage

Nos violances, dressées,
mangent le suc en nos mains...

AMBRE X

Ton duvet
comme Grail
et

Auberge

La cruche
de jouissance
puisant
au tréfonds
des Dieux
les liqueurs
serpentes

Un mot,
le dernier,
butine
en ta labiale corolle
et
s'éponche
l'hydromel
sur la dalle

SONNANTE

alors que crève
au ciel

le tournoyant orage...

AMBRE XI

Femme-Saule
cambrée
d'Embellie

Axe charnel
Roue de l'univers
Matrice renouvelée
des alliances soyeuses

Assise de nos forces
secouées
de
déchirures

FEMME, je te nomme
sourcière
des vitales demeures

Chair
et
essence
graine et argile en prémice
de l'Homme-Dieu AVENIR...

AMBRE XII

Les serments
dépeupillés
renversent
les arcades
du jour

Dérive le sommeil
épandu
au champs vacillant
sous les sourdes clameurs

bouclier fut le temps
et lance fut l'épreuve

aux corbeaux
l'ivoire
de nos branches

(Nous ne sommes plus d'agonies)

Là
le naïf pèlerinage
où s'agenouillent
nos mortelles semblances
et où
se consomment
les hauts clerges
de nos fugitives splendeurs.

Art de l'innocence

Innocence de l'art

Patrick ARDUEN

Toute création artistique, lorsqu'elle est destinée à un public, espère déclencher une émotion esthétique plus ou moins forte, apportant ainsi au créateur une preuve de son génie particulier. Mais dans cette confrontation d'une œuvre et d'un public, l'étincelle de catharsis dépendra-t-elle seulement de la virtuosité technique de l'artiste, ou y a-t-il intervention de valeurs morales, donc subjectives ?

Ainsi, la prolifération des orchestres de jazz dans notre vieille Europe est-elle motivée par une qualité mélodique à nulle autre pareille, rejetant dans l'immaturité ou la déliquescence les traditions musicales de nos peuples, ou par des causes sociologiques ou socio-économiques bien précises ?

Il ne sera pas question ici de s'intéresser à une hiérarchie qualitative entre les véritables génies et les artistes de second rang, entre l'œuvre qui perdure et celle qui prend des rides, ce travail d'arbitrage donnerait lieu à controverses, il pourrait être remis en cause dans quelques décennies, par des retours capricieux de mode ou de perception du public.

Rappelons simplement qu'en tout état de cause, le génie méconnu existe, par-delà l'ironie de la formule, Mozart n'a-t-il pas été convoqué dans la fosse commune ? Parallèlement, le pompiérisme tient tellement souvent le devant de la scène qu'il est inutile de recourir aux exemples de gloire usurpée. Et même si Renan a pu dire que quand on broute sa gloire en herbe de son vivant, on ne la récolte pas en épis après sa mort, le génie n'est pas systématiquement condamné à l'ingratitude, puisque Dieu merci, les Michel-Ange, Goethe et l'Olympien, Picasso et tant d'autres ont su collecter les honneurs sans attendre la postérité.

A vrai-dire, cette incohérence du destin des créateurs laisse à penser que l'applaudimètre ne nous sera d'aucun recours pour «noter» leurs prestations : ce n'est pas - en tout cas pas seulement - dans l'intensité, ni dans la qualité de leur génie qu'il faudra rechercher les causes de leur succès.

Pour tenter de répondre à cette question, il faut plutôt chercher à expliquer cette dichotomie très contemporaine entre l'artiste «engagé» et l'artiste «pu».

Le premier mettra l'essentiel de son œuvre au service d'une grande cause, la défense d'une civilisation ou d'un idéal politique, citons père-mère Bob Marley, Aragon et Xavier Grall, ou

la promotion d'une élévation mystique, tels Heinrich Schütz, le peintre Rouault, Novalis, et bien souvent, ces artistes solidaires de leurs contemporains seront les récepteurs-émetteurs des tensions et des passions qui bouleversent leur époque.

Révélateurs d'un malaise social, d'une aspiration à un autre ordre social, seront les artistes «subversifs» qui cherchent délibérément à provoquer, à offenser le public (la meilleure défense n'est-elle pas l'offense ?) : ce sera le «Merde à Dieux» de Rimbaud, les provocations du surréalisme, l'exposition de tableaux calcinés de Miro.

Mais comment définir, en alternative à cet engagement, une variété d'artistes purement esthétiques, des peintres aux natures mortes sublimes, des virtuoses au-dessus de tout soupçon ?

AUTREMENT DIT, EXISTE-T-IL UN ART INNOCENT ?

L'artiste a-t-il le droit, comme l'ont prétendu les poètes parnassiens du XIX^{ème} siècle, d'œuvrer en-dehors de toute référence socio-politique ? En a-t-il seulement la possibilité ?

Un artiste dont l'idéal unique est la poursuite de la beauté dans son œuvre atteindra-t-il la félicité du Parnasse, au-dessus de la mêlée humaine, à l'instar des joyaux que la Nature offre à nos sens éblouis ?

En fait, une fleur, un chant d'oiseau, n'ont jamais été considérés comme œuvres d'art, mais comme conséquences d'un enchaînement biologique aléatoire.

Par contre, le regard que l'homme portera sur cette fleur, son geste de l'arranger en un bouquet suffira à la transformer en un chef-d'œuvre artistique. Ce sont les «Chants d'oiseaux» retranscrits par Olivier Messiaen pour piano et orchestre : que s'est-il produit ?

Simplement la matière est arrangée, modelée par la sensibilité, par l'influence d'un environnement social de l'artiste. C'est d'ailleurs là que réside la différence entre l'artisan et l'artiste, tous deux maîtrisant une technique, mais l'un taillera des moëllons avec une dextérité indéfinissable, quand le second, en sculptant des démons lubriques sur le frontispice d'une cathédrale, extériorisera un mes-

sage, recherchera un impact, voire une influence sur le public. Chénier définissait cette double dimension, matérielle, mais aussi et surtout spirituelle du chef-d'œuvre lorsqu'il écrivait : «L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète».

Une telle définition interdit bien à l'artiste une véritable neutralité, car, si la sensibilité et les qualités de cœur sont une composante nécessaire à son œuvre, elles lui imposent de ne pas rester indifférent aux préoccupations de ceux qui l'entourent, de ne pas se contenter «de poèmes qui oublient le monde pour une femme, un oiseau, une graine» ! (Le Clezio). Sans doute tel ou tel tableau, tel ou tel poème peuvent-ils échapper à une responsabilité humaine, par leur caractère anodin, mais l'artiste lui-même, confronté à l'ensemble de son œuvre, ne pourra se défendre d'avoir agi politiquement, ou tout au moins, d'avoir, par omission, cautionné des actes politiques ; qui ne dit mot consent...

On pourra rétorquer que cette conception de l'art est par trop exigeante, comme l'était cette fameuse Loi des Suspects votée par la Convention en 1793, et qui pouvait envoyer à l'échafaud non seulement ceux qui s'opposaient à la Révolution mais même ceux qui n'ayant rien fait contre la liberté, n'avaient rien fait pour elle !

Mais, outre sa production, n'est-ce pas aussi le rôle de l'artiste de mettre sa sensibilité particulière, sa clairvoyance et sa maîtrise d'un certain langage au service du monde, et ce privilège qu'il a de savoir s'exprimer, ce pouvoir spirituel de barde qu'on lui reconnaît - à rapprocher de l'aura des prêtres - ne doit-il pas être payé en retour par un devoir de prise de position, d'engagement clair face aux choix souvent douloureux que l'histoire des hommes exige ?

Pour illustrer d'une manière patente les implications politiques d'un geste artistique en apparence anodin, sélectionnons deux musiciens bretons de valeur égale, et imaginons que l'un d'entre eux crée un orchestre de jazz, que l'autre sonne du binou dans les festou-noz : on en déduit par comparaison des encoaxements diamétralement opposés, et leur public sera fonction, non de leur valeur, mais du choix de leur instrument de musique : le premier empochera le public («in» d'origine bourgeoise, sera persona grata dans les studios de radio-télé, quand le second aura choisi de se solidariser avec le peuple maudit, ce

qui lui interdira toute reconnaissance officielle.

L'un sera comblé par le succès, des disques vendus dans tout le territoire, et l'autre se contentera de quelques centaines de danseurs dans une salle des fêtes décrépie, n'est-ce pas là la sanction par les chiffres, le public dédaignant ce dernier pour aller plébisciter le premier dans des stades bondés ?

Pourtant le professeur de musique leur avait mis la même note à l'examen de sortie du Conservatoire...

Le succès de ce jazzman ne tenant donc pas à sa compétence s'explique par le fait que l'écrasante majorité des jeunes Bretons d'aujourd'hui attendaient du jazz, étaient préparés à en désirer la consommation par le matraquage des clichés que colportent les médias et leur vanité sans bornes, les films américains, les publicités diverses de jeans ou de chaînes hi-fi, les motos, les machines à sous, etc. le jazz étant en l'occurrence l'un des vecteurs publicitaires qui porte des habitudes de consommation nouvelles, symboles de «progrès», qui elle-même portant en elles, insidieusement, cette musique étrangère : le jazz s'introduit chez nous comme le chant grégorien en Afrique dans la foulée des pacificateurs de colonies et des planteurs de cacahouètes, comme le vin est venu détrôner le cidre dans notre pays : le consommateur breton n'avait rien à gagner au change, au contraire il y a perdu des devises, des emplois pour l'industrie alimentaire, choses économiquement quantifiables, sans parler de la perte d'identité et de l'abrutissement qui, eux, échappent aux statistiques.

Le mécanisme sociologique, clair dans cette histoire de vin, nous donnera la clé de bien d'autres liaisons dangereuses entre l'art officiel et la politique :

A l'origine, la structure des exploitations viticoles du Midi de la France et de l'Algérie, grands domaines fonciers, a permis à leurs riches propriétaires de se libérer des tâches purement agricoles pour s'occuper de la promotion commerciale de leurs hectolitres de vin, et pour en même temps s'infiltrer dans les milieux politiques : la monoculture du vin serait très rentable, à condition de s'assurer des débouchés extérieurs, bien évidemment.

Cette agressivité s'est ainsi traduite en France par la création d'un puissant lobby qui a œuvré pour la suppression des concurrents géants, tel le cidre, en imposant à des zones politiquement serviles, ou asservies comme la Bretagne, des primes à l'arrachage des pommiers, des campagnes publicitaires associant le vin à l'aristocratie, le vin et les jolies femmes, le quart-de-vin et le soldat valeureux, etc. On alla jusqu'à détacher le vin pour la consommation des

marins !

Parallèlement, on encourageait les Botrel et les Jakez-Helias à propager une imagerie désuète et dégradante des buveurs de cidre, vieux patoisants à demi gâteaux qui le lappent riboté dans la soupe, boisson de bouseux, boisson de cul-terreux.

Force nous est donc de constater que cette défaite économique de la Bretagne est à rapprocher du succès fulgurant de certains de nos artistes, le secret de cet engouement résidant, certes dans leur indéniable talent, mais aussi dans le fait que l'image d'une Bretagne bécaissinée qu'ils proposaient à la France favorisait le dessin impérialiste de ce lobby de la monoculture viticole (et bien entendu conjointement, à tous les jacobins, propagateurs de la langue française de Brest à Tamanrasset, amateurs de bonniches à Montparnasse, etc.).

Les artistes bretons passésistes se font consacrer par le tout-Paris parce qu'ils ne heurtent pas les a-priori touristiques, voire exotiques remontant aux clichés de Michelet, et parce que - n'ayons pas peur de l'outrance des mots - ils ont concilié tacitement un pacte faustien qui consistait à vendre l'honneur de leur peuple au bénéfice de l'opresseur, avec les grands prix littéraires à la clé.

C'est ainsi que le Breton Eric Olivier vient de décrocher le prix Interallié 1982 pour son roman de souvenirs d'enfance en Bretagne, «L'orphelin de mer», en échange de quoi il clame haut et fort dans ses interviews que l'individualité bretonne a cessé d'exister, qu'il ne reconnaît plus son pays que dans le mythe et la carte postale ancienne : ce «collabo» notoire, qui depuis plus de trente ans fait le beau à St Germain-des-Près, se laisse pourtant prendre sur le fait en avouant que ses livres n'intéressent pas les Bretons, ce qui prouve que nos forces vives contemporaines ont d'autres perspectives d'avenir, et des porte-parole plus conformes à leurs ambitions...



En réalité, comme cela se vérifie d'une manière flagrante en U.R.S.S. en Pologne, il se dégage de nos jours une vision manichéenne des rapports entre l'artiste et le monde : d'un côté l'artiste «académique», celui-là courtisera le pouvoir politique sans restrictions, ou au moins évitera de lui déplaire, bénéficiant ainsi des allures portantes du succès, des médias et des médailles, mais dont le nom sera le plus souvent éclipsé par celui de leur mécène, avec le recul du temps, et de l'autre côté le libre penseur, qui aura l'audace de s'insurger contre les cor-

ruptions et les abus inévitables de tout pouvoir politique, bravant le danger du bannissement, de marginalisation ou même de goulag.

L'affrontement dramatique dont nous sommes les témoins impuissants entre le peuple polonais et le pouvoir militaire de Jaruzelski, support du contemporain du courage politique d'une majorité d'intellectuels et d'artistes qui, depuis l'instauration de l'Etat de siège dans leur pays, boycottent la Télévision Nationale. En décembre 1982, le Primat de Pologne, désirant exhorter ces artisans à revenir sur scène, a déclaré très officiellement que son appel ne devait en aucun cas être interprété comme «une incitation à la collaboration avec le régime» !

Sartre a bien compris cette exigence de solidarité entre l'artiste et les opprimés, lorsqu'il a fait dire au héros de la pièce «Les mains sales» : «J'ai quitté ma famille et ma classe, le jour où j'ai compris ce que c'était que l'oppression. En aucun cas, je n'accepterai de compromis avec elle». Parole qu'on pourrait croire extraite d'une épître de St. Paul !

Et au fond, Jésus n'est-il pas le premier des poètes engagés ? Ne peut-on rapprocher, toutes proportions gardées, son apostolat des campagnes de tant d'artistes contemporains en faveur des droits de l'homme ? La spécialisation des artistes de notre civilisation entre peintres, sculpteurs, compositeurs, interprètes, poètes, écrivains, professeurs, prêtres, ne nous aurait-elle pas fait perdre de vue que tous concourent à un même but, l'élévation spirituelle et morale de la Société, rôle parcellisé chez nous, mais personnalisé par un seul individu, le chaman, le gourou, le grand-prêtre dans des civilisations moins sophistiquées ?

Et aujourd'hui plus que jamais, dans notre Société où le pouvoir spirituel échappe de plus en plus aux Religieux, c'est aux artistes d'assumer au mieux l'intérêt, le chaman, le gourou, le grand-prêtre dans des civilisations moins sophistiquées ?

La fascination, le délire hypnotique que provoquent sur les foules même non anglophones les idoles du rock ne sont guère comparables à ceux des conversions de populations entières par Jésus et ses disciples, puis par les grands missionnaires, St Vincent Ferrier évangélisa l'Europe dans sa langue, mais tous le comprennent.

Et dans cet équilibre dramatiquement instable qui fait l'humanité, entre le temporel et le spirituel, entre la bête et l'ange, l'Artiste ambassadeur du spirituel, doit passer de toutes ses forces, de toute son «aura» pour contrecarrer les ambitions qui, l'Histoire nous l'a enseigné, n'ont de limites à l'abus de pouvoir que celles qui leur

Alain GUEL

EXISTE-T-IL UNE LITTÉRATURE BRETONNE?

Existe-t-il une littérature bretonne ? (1). La question mérite-t-elle d'être posée ? Oui, si la littérature, comme je le pense, est l'expression la plus élaborée d'un peuple. La réponse ne sera pas facile, malgré les apparences, mais seules méritent d'être posées les questions aux réponses discutables, les questions vivantes, sources de découvertes et de polémiques, les questions «ouvertes» dont les réponses ne seront jamais définitives puisqu'elles sont de nouvelles questions.

N'attendez pas ce soir un cours d'histoire littéraire, que je vous cite tous nos écrivains. Ils sont trop nombreux, si nombreux que la question peut paraître paradoxale. Il est peu de provinces en Europe qui soient aussi «littéraires» que notre pays. Seuls les grandes villes cosmopolites et quelques lieux privilégiés, - Venise ou les rivages de la Grèce, - ont engendré autant d'écrivains, de poètes et d'artistes ou leur ont donné inspiration et sujets. Ici le fond ne se distingue pas de l'artiste qui le façonne ou le crée, et quelle abondance de thèmes depuis les amours de Tristan et la Ville engloutie de Cornouaille jusqu'à la satire politique la plus récente en passant par la gwerz et le mystère chrétien (Quel petit peuple possède autant de poètes, quelle terre leur donne autant de sujets pour écrire et chanter ? La «matière de Bretagne» était déjà célèbre au Moyen-Âge, pillée et chantée par toute l'Europe occidentale. Les écrivains peuvent puiser à pleins bras dans la légende et l'histoire, l'hagiographie et le drame paysan comme dans les épaves des tempêtes, dans les âtres secrets de nos petites villes, dans le combat entre une civilisation traditionnelle et les influences extérieures, dans la nostalgie des émigrés ou l'angoisse de la jeunesse comme dans son combat politique pour une Bretagne nouvelle, dans l'histoire la plus récente comme dans le mythe d'Arthur, dans le futur de la Bretagne ou dans ses problèmes actuels. La Bretagne nourrit ses écrivains d'une matière immense après les avoir, d'elle-même, suscités. Elle est à

la fois terre du réel et du mythe dont la confrontation est source du poème. Bretagne est poésie, dit Saint-Pol Roux. Bretagne est univers. Ce microcosme est le creuset de tous les problèmes, ceux de la linguistique et de l'économie, de la politique et de l'art. Bretagne est synthèse.

De Noël du Fail à Frédéric Le Guyader en passant par Lesage, d'Abelard à Félix Le Dantec en passant par Lamennais, de Loasel de Treogat à Louis Guilloux en passant par Chateaubriand, de Brizeux à Grall et à Ségalen, que de noms viennent aussitôt à nos lèvres qui semblent donner la réponse et rendre la question inutile. Il y a une littérature bretonne puisque nous avons autant de poètes. Est-ce suffisant pour que nous puissions parler d'une littérature nationale - je ne dis pas nationaliste - ou qui soit propre à la Bretagne ?

Dans cette nation littéraire, Saint-Brieuc occupe une place de choix. Je me demande quelle ville de cette importance peut se vanter d'avoir vu naître autant d'écrivains ou de les avoir formés avant de servir de cadre à leurs intrigues. Si Brest et Lorient gardent le souvenir de leurs poètes et de leurs ports des escales enchantées, si Quimper possède son terrain Bouchaballe sur lequel évolue un jockey multicolore, Max Jacob, si tant d'ombres hantent autour de René Crevel le passage Pommeraye, à Nantes, Saint-Brieuc plus sombre, plus austère comme sa cathédrale, devient le lieu de souffrance de Cripûre, le personnage de Louis Guilloux, des rêveries d'un nouveau promeneur solitaire Jean Grenier, des prémonitions de Villiers de l'Isle Adam, du tourment métaphysique de Lequier. Je ne puis les citer tous, de Zénaïde Fleuriot à Camille Danio, Jean des Cagnets, Bernard de Kerroul et Yves Grosrichard, sans omettre le passage au Séminaire de Lamennais, où il écrit le début de l'Essai sur l'Indifférence, ni au Lycée celui de Tristan Corbière et d'Anatole Le Braz, du potache Alfred Jarry qui compose un **Saint-Brieuc les Choux**

dont la verve annonce la truculence d'Ubu-Roi, et comme professeurs du sociologue Célestin Bouglé, du critique Pierre Lasserre et de notre cher Abeozen, de son vrai nom Fanch Elies, qui réside en breton de poignants souvenirs de guerre, un roman : Hervé-Garaouel, une remarquable Histoire de notre littérature de langue bretonne. Je n'aurai garde d'oublier le celtisant Emile Ernaut, qui fut professeur au Collège Saint-Charles, et notre parrain Ab Hervé, le grammairien et linguiste, de son vrai nom Ernest Vallée.

Si, une autre ville, Saint-Malo...

C'est pourquoi, après avoir énuméré tous ces noms, - et je n'ai parlé que des écrivains qui ont parcouru les rues de cette ville, - la réponse semble donnée et la question inutile.

Mais l'existence d'écrivains, leur nombre, leurs thèmes, leurs personnages le lieu des actions, ne suffisent pas pour créer une littérature originale encore qu'ils en soient la condition nécessaire. Une littérature n'est-elle que la somme des écrivains, l'addition dans un manuel des écrivains du même pays, ayant utilisé la même langue ? La plupart des manuels d'histoire littéraire ne sont que des dictionnaires. A peine s'efforcent-ils, dans une préface, de définir des traits communs, dus le plus souvent à une époque, à dégager un commun génie qui ne serait pas celui du granit, de l'argile ou de la craie mais celui de la langue. Après tout, pouvons-nous parler d'une littérature française, d'une littérature allemande, hors de la existence pas de la langue ? Et s'il n'existe pas de littérature nationale, c'est-à-dire une littérature propre à un pays dont elle serait l'expression originale et l'élève au rang de nation, mais la somme de ses auteurs, il n'y a pas non plus de littérature bretonne, comme il n'y a pas de philosophie française, de science française, mais des philosophes français, des savants français ou allemands, comme il y a des écrivains, des philosophes et des artistes

bretons.

Qu'y a-t-il de commun entre Dostoïevsky et Tourgueniev, entre Dostoïevsky et Tolstoï qu'on oppose toujours l'un à l'autre ? Qui les unit - le fait de parler la même langue, d'appartenir au même pays - n'est-il pas moins important que ce qui les sépare où s'exprime leur propre génie ? Quand on a dit de la littérature française qu'elle est une littérature d'analyses et de moralistes, une littérature de sociologues cachés, préoccupés par les rapports de l'homme et de la société, de son imbrication dans le monde humain, - quand on aura reconnu chez les Allemands une réflexion sous-entendue mais constante des rapports de l'homme avec la nature, les mythes de l'inconscient collectif et la recherche métaphysique, une référence secrète aux grands systèmes philosophiques, une dimension plus étendue du temps, - quand on aura exalté ou dénigré dans les lettres anglo-saxonnes un lyrisme et une souffrance romantiques attardés ainsi que le goût des nuances nourries d'humour ou poussé jusqu'au célèbre **non-sens**, on aura plutôt répondu à des idées préconçues que l'on s'efforce de vérifier chez les auteurs, en éliminant ce qui n'est pas métaphysique chez les Allemands, ce qui n'est pas lyrisme chez les Britanniques ou description de la société chez les Français, plutôt qu'on aura donné une description exacte de leurs littératures. Ces traits peuvent exister, ils ne caractérisent pas tout-à-fait les civilisations en question; il y a plus grave, ils éliminent la plupart des auteurs ou dans une même œuvre ce qui demeure parfois le plus original et le plus puissant. Définir la littérature bretonne est cette tâche épuisante, impossible, et pourtant féconde.

On sait que l'analyse finit par détruire son objet et si nous voulions définir une littérature française ou une littérature bretonne par leurs caractères généraux et constants, j'ai bien peur que nous ne finissions par nier la littérature française, comme il ne restait plus rien de la nôtre. J'écouterai à Quimper, un été, lors des Fêtes de Comouaille, Par-Jakez Hélias parler des costumes bretons. A force de citer les influences extérieures, qui existent, et d'énumérer les matériaux importés - toiles de Cahors, soieries de Lyon, velours de Tarare, - il ne restait plus rien du costume breton, rien, sinon cet ensemble original et cette création où s'exprime le génie d'un peuple. Il oublie l'essentiel, que l'étranger aperçoit mieux que nous, comment le génie populaire s'empare de matériaux qui lui sont imposés et d'une mode venue d'ailleurs pour en faire son bien particulier, une œuvre originale et puissante «Eh ! quoi, avais-je envie de lui dire, parce que

l'aiguille du tailleur vient de Saint-Etienne, le costume ne sera pas breton ?». S'il en est ainsi, rien ne subsiste de la Bretagne, sinon le fait breton dont vous étiez parti et qu'il vous faut rétablir dans son intégrité. Il n'y aura aucun fait allemand, aucune réalité française. Il est vrai que quelque diable perfide me glissera à l'oreille : «N'est-ce pas là la question ?».

Le matériel de Pleumeur-Bodou n'est-il pas importé des Etats-Unis ?

Qu'y a-t-il de commun entre les auteurs français ? La langue, la langue seule ? Celle de Vilon n'est pas celle de Gide. Mais elle unit autant qu'elle éloigne Cornille et Racine, La Fontaine et Pascal qui en font un usage fort différent et paraissent n'appartenir ni à la même nation ni à la même époque. Quelle différence entre un Goethe et Schiller, son ami ? Il y aura plus de parenté selon le temps et les générations, - celle du romantisme ou des romantismes, par exemple, - parce que les écrivains d'une même époque affrontent les mêmes problèmes et vivent les mêmes circonstances historiques après avoir reçu la même formation. Mais ces problèmes les éliminent ce qui n'est pas le romantisme allemand sera fort différent du romantisme français. Nous parlerons pour la même époque d'écrivains de droite ou d'écrivains de gauche, d'écrivains bourgeois ou populistes, de classiques et d'avant-garde, de néo-classiques et de progressistes. Toutes ces divisions sont aussi valables qu'elles sont arbitraires; elles seront brèves et nous verrons un écrivain passer d'un camp à l'autre, du surréalisme à la littérature engagée, du «cadavre exquis» au vers libre. Ou ranger Céline, par exemple ? Aragon ? Audubert ? A quelle école appartient Jean-Paul Sartre, sinon à la sienne où il demeure seul avec son ombre, Simone de Beauvoir ? Et Albert Camus ? Ainsi une littérature française existe aussi peu, en soi, qu'une littérature bretonne, ou tout autant.

Tout manuel de littérature française n'est-il pas finalement la juxtaposition ou la somme des écrivains français ou de langue française ? Nous aurons donc le droit de parler au même titre d'une littérature bretonne, c'est-à-dire aussi peu réelle en soi que la littérature française, allemande ou britannique. Nous en sommes restés en Europe à ces classifications à demi arbitraires, à demi fondées, des littératures nationales. S'il n'y a pas de littérature française il n'y a pas non plus, pour les mêmes raisons, de littérature bretonne, et s'il existe une littérature française au sens commun du terme, il en existe une pour nous : l'ensemble des écrivains bretons.

Pourrons-nous cependant à travers nos écrivains dégager quelques

rapports constants, des lignes de force qui donneraient à notre pays, dans les lettres internationales, autant d'originalité et de poids que peuvent en avoir les littératures des plus grands Etats, et nous assureraient le droit de parler d'une littérature nationale qui ne serait pas seulement l'addition des écrivains bretons ? Qui, par là, révéleraient l'âme bretonne ? Nous devons nous adresser aux meilleurs de nos écrivains, sans trop le chercher, un sens de la vie quotidienne et des nécessités matérielles, un réalisme en un mot qui n'exclut ni la poésie ni l'humour. L'écrivain breton parle plus souvent des embruns et de l'Ankou qu'il ne dénonce la société misérable où il a vécu. Il semble s'accorder de la dureté de la vie, de la hiérarchie des classes, de son aliénation économique, dans la poésie et de la nécessité de la mort, et nous pourrions dénoncer chez lui une résignation et un fatalisme dont on mesure ailleurs les ravages. La tuberculose n'a pas disparu de nos lettres qui se complaisait avec Par-Jakez Hélias dans la contemplation de la désertion et de la fin. Les révoltes des héros sont brèves et s'achèvent dans le vagabondage, le rêve, l'alcôve, l'alcool, dans la prière ou l'aventure coloniale, dans une fuite incomplète et vaine. Dans l'acharnement au travail et dans l'abdication devant les forces sociales ou économiques qui achèvent de le détruire. Réalisme parfois païen, et truculent, et machisme. Contemplation du déclin. Attente morose de la fin. Nos vrais héros sont les personnages d'un auteur qui n'est pas Breton mais nous touche de très près parce qu'il est Calixte, Samuel Beckett. Mais l'homme breton, du moins à travers sa littérature, apparaît surtout comme le familier du surréaliste et l'interlocuteur de la Mort. C'est une âme qui va aux extrêmes, comme l'âme slave, toujours tendue et déçue. Ce sont des âtres cyclothimiques qui se révèlent en de brèves périodes de tension, celles des guerres et des tempêtes marines, des guerres civiles de préférence, et des schizophrènes. C'est sans doute Villiers de l'Isle-Adam qui paraîtra à tous, dans sa recherche du Beau et son idéalisme forcené, comme l'auteur le plus breton, le Breton par excellence, lui qui paraît pousser à l'extrême cet idéalisme déçu qui finit par aspirer à la mort mais une mort conçue comme une vie et un absolu. Certes, je pourrais poursuivre et parler longtemps de l'âme bretonne sans qu'aucun de nos poètes ou de nos écrivains puisse prétendre l'exprimer tout entière. L'âme d'un peuple, comme sa littérature, ne se laisse pas définir. Elle existe et chacun le sait pour la sentir en lui-même. Il n'y a pas de preuves, il n'y en aura jamais car cette âme collective se crée et se défait sans cesse, chaque individu la vit à sa manière d'une façon

intime et quotidienne ou dans l'explosion collective et tragique.

Nous pourrions aller chercher dans les auteurs de langue bretonne ces traits permanents de notre âme, puis que nous avons la ressource et la chance de posséder une langue nationale qui suffit à elle seule pour qu'on puisse parler d'une littérature bretonne, ce que j'aurais dû commencer par faire. On pourrait croire à priori que les auteurs bretonnants vont révéler sans ambiguïté l'âme bretonne, plus que nos écrivains de langue française. Il n'en est rien. Ils ne seront pas plus bretons que Villiers de l'Isle Adam, Tristan Corbière ou Xavier Grall. L'œuvre en langue bretonne ne donne qu'une unité apparente. Quelle différence entre l'ironie de Youen Drezen, l'humour poétique et nerveux de Jakez Riou, l'écriture tranquille et fine comme celle d'un mandarin de nos lettres, Roparz Hemon ! Ici aussi les tempéraments individuels sont plus importants que les traits communs, ce qui semble faire naître, d'une façon aussi paradoxale que pour les lettres allemandes ou françaises, une littérature nationale puis qu'elle peut présenter des auteurs et des œuvres aussi variés. Une telle étude ne nous apporterait pas davantage, pour définir une littérature nationale et une âme collective bretonne, que la confrontation entre eux des écrivains de n'importe quelle nation, fût-elle aussi vaste que la Russie ou l'Allemagne. Mais la variété de nos auteurs bretonnants, leurs contrastes comme leur parenté, nous autorisent à parler de la littérature bretonne comme d'une littérature nationale et non plus seulement régionaliste, ou la branche provinciale d'une autre littérature.

J'aurais pu depuis longtemps terminer ma causerie à peine commencée. Il n'y a pas plus de littérature bretonne qu'il n'y a de littérature française, espagnole ou anglaise. Et il existe une littérature bretonne tout autant qu'il en existe une que nous appelons française, ibérique ou anglosaxonne. Il n'y a pas de littérature bretonne pas plus que de littérature française où s'exprimerait l'âme d'un peuple, et la littérature est pourtant l'expression la plus achevée d'une culture et d'une civilisation particulières. Ainsi paraissons-nous nous contredire. J'en ai conscience. Mais culture et civilisation peuvent demeurer, sur leur propre terrain, dans un état de minorité. Une culture peut être l'expression d'un peuple et ne pas le couvrir entièrement, ce qu'elle laisse étant à peu près nul. Elle peut être un résidu historique ou trouver en elle suffisamment de force pour élaborer une nouvelle civilisation. Tel est son devoir le plus pressant. Qu'il me soit permis de saluer ici l'effort extraordinaire de quelques Bretonnants qui ont

su faire de leur langue méprisée, corrompue, une langue de haute culture.

J'ai dit que les écrivains, pris individuellement, étaient plus importants que les écoles ou les académies, leur groupement selon le siècle ou la nation dans une anthologie. Nous devons donc plutôt étudier les auteurs, à quelque nation qu'ils appartiennent, plutôt que l'ensemble fictif appelé littérature nationale. C'est à quoi aboutissent finalement toutes les anthologies et tous les manuels après une préface subtile et peu convainquante pour établir leurs traits communs, des caractères nationaux.

C'est que l'art, quel qu'il soit, musical, plastique ou verbal, est universel. Atteindre à la beauté est l'effort des siècles et de tous les peuples. La beauté n'est l'appanage de personne et les siècles où les peuples appelés barbares ont connu eux aussi leurs splendeurs ensanglantées. Mais l'art exige d'être reconnu, le barde d'être écouté. L'art se développe dans une collectivité. Il exige un effort commun, même s'il passe par le génie d'un seul. Qu'est-ce que l'art ? Qu'est-ce que la littérature ? Je donnerai de la littérature la définition la plus large. Elle est à travers l'œuvre le dialogue toujours recommencé du Je et du Moi, celui de l'écrivain et de la société au-delà de l'œuvre. Elle est toute parole qui veut être reproduite, dans le vent ou la poussière de l'aire neuve, gravée dans la pierre et la pierre ou dessinée sur le sable. Elle est dans la comptine, le proverbe, le dicton, le slogan publicitaire, s'il est heureux, dans la chanson comme dans le poème érotique. Elle est communication où la forme et le fond demeurent indissociables, le message et la façon de le dire. Elle est moyen et fin, le moyen de sa fin, qui est forme, et la fin de son propre moyen, qui est le fonds. Fait individuel et social, elle est l'expression la plus complète d'un individu dans le monde, et l'expression la plus exacte d'un peuple par la bouche d'un seul homme. Et c'est ici que l'écrivain et son peuple vont faire alliance, que la Bretagne va engendrer ses poètes ou les exalter et si nous ne pouvons parler tout à l'heure d'une littérature bretonne voici pourtant que la Bretagne fait naître des écrivains, des artistes, des musiciens, des poètes, une littérature, un art, une musique. C'est dans les conditions qui engendrent les écrivains que nous pourrions parler d'une littérature bretonne ou non. Nous retrouvons alors l'importance de la Bretagne, de sa terre, de son climat, de sa race car l'artiste fait partie d'un peuple lors même qu'il s'en détache ou s'oppose à lui. L'écrivain a besoin d'une terre, de maisons, de pavés des rues et du chemin creux, des

individus comme le sculpteur d'un matériau. Il doit plonger ses racines dans cet humus humain qu'il porte à la lumière, dont il fait des arbres, des feuilles, des êtres animés, des hommes enfin, par une mystérieuse alchimie. Nul ne le dit mieux que François Mauriac dans le discours qu'il prononce à Bordeaux : « Ce que je dois à Bordeaux et à la lande, ce n'est pas l'âme tourmentée de mes personnages, qui est de tous les temps et de tous les pays. Ce que je dois à notre Guyenne, c'est son atmosphère, dont j'ai été pénétré dès l'enfance. Cet éternel orage qui rôde dans mes livres, ces feux d'incendie à leur horizon, voilà ce que ma terre m'a donné.

« J'ai raconté des histoires qui se passent partout dans le monde, mais je les aurais racontées d'un autre ton, avec une autre voix, si je n'avais pas été cet enfant qui, avant de s'endormir, écoutait une sirène de bateau la nuit, sur le port, si les pins du parc de mes grandes vacances n'avaient pas eu ce flanc déchiré qui était pour moi une blessure, si le sable n'avait pas brûlé mes pieds nus, si les ruisseaux glacés de ce pays de la soif, entre leurs aulnes, ne m'avaient pas enchanté à jamais. »

Une atmosphère... Un écrivain peut-il demander plus à son pays ? Il me semble que François Mauriac demeure en deçà. Les drames qu'il évoque, dans leur lente progression et leur dénouement chrétien, il les doit à la civilisation catholique et à la classe bourgeoise qui est la sienne, c'est à dire à son pays, à cet espace de sables et de bruyères dans un temps de l'histoire qu'il ne peut abolir et qui lui donne plus qu'il ne reconnaît.

Mais quel pays autant que la Bretagne n'offre à l'écrivain, jusque dans la diversité du ciel et sa mouvance, une atmosphère si elle ne fait pas tout à fait. Je m'empresse d'ajouter qu'un pays n'apporte pas seulement l'atmosphère, si chère aux écrivains régionalistes, les personnages, le drame et le lieu de l'intrigue. Ce n'est pas suffisant lorsque cela paraît presque tout à l'écrivain régionaliste.

De personnages pittoresques et de drames, nous savons combien la Bretagne fut riche et son atmosphère à peu suffire à quelques-uns. L'écrivain régionaliste se complait à cette atmosphère trop vite acceptée et qui finit par absorber l'homme sans génie quand l'écrivain véritable s'en échappe ou ne la garde que pour toile de fond. L'atmosphère poétique de la Bretagne a emprisonné trop de ses écrivains. Elle a fini par les amoindrir. Elle s'est retournée contre eux, contre nous. Il a paru facile d'émouvoir en faisant breton, comme on dit, de combler l'attente du lecteur comme celle du

touriste : un air de biniou sur la lande, moyenne et l'école même semble exclure le génie. Au reste il faudrait Ah ! nous connaissons bien nos clichés, la Mamm goz et Brocéliande, son respect pour le savoir, sa soif du goémonnier et l'Ankou. Les vrais écrivains n'ont pas tardé à s'en affranchir, s'ils les ont jamais employés. Faire breton leur donne nausée, ainsi que ces objets qu'on vend aux touristes. Ils veulent être de leur siècle, attirés l'universel. Avec eux, je crois que l'atmosphère, qui est la forme, importe moins que les fonds. Mais qui sont nos écrivains ?

Observons d'abord la place de la Bretagne dans les lettres françaises. Je remarque que ce peuple qui donne à la langue française un nombre prodigieux d'écrivains ne semble pas jouer le rôle décisif qui entraîne une civilisation et fait d'une nation. Quels sont les grands écrivains français depuis ce début de ce siècle ? Ils se nomment Paul Claudel, Barranos et Barrés, André Gide, François Mauriac, Montherlant, Malraux, Jean Cocteau, Audiberti, André Breton, Albert Camus, Jean-Paul Sartre. Aucun d'eux n'est Breton. Ils viennent de Paris, de Lorraine, de Champagne, de l'Orléanais, de la Guyenne, d'Algérie ou de la région de la Gironde. Si nous sommes riches de sous-officiers et de quartiers-maîtres mais nous avons peu d'amiraux et de généraux en chef, et pas seulement dans les lettres. Cela n'est-il pas inquiétant ? Je laisse aux régionalistes le soin de couvrir de louanges le moindre opus-cule, même couronné d'un prix littéraire, et de crier au génie dès qu'un sabotier se met à rimer. Mon exigence est plus grande. Je demande davantage à mon pays. Je constate. La Bretagne est une pépinière d'écrivains mais nous en avons peu de très grands. Il y a eu le siècle dernier, certes : Chateaubriand, Renan, Pierre Lasserre comme les témoins et les maîtres de leur siècle. Mais aujourd'hui ? La sève est-elle épuisée ? La réponse ne sera-t-elle pas la même à la question que j'ai posée : « Existe-t-il une littérature bretonne ? ».

Nous pourrions accuser l'intelligence bretonne, ce serait grave. Certes, nous sommes devenus un peuple de bacheliers, de licenciés, d'agrégés, de docteurs de toutes sortes, après avoir été un peuple de braves, et nous n'avons jamais manqué de clercs et de robins, d'érudits et de barbes, ce qui ne prouve pas grand chose sinon que nous pouvons être de savants écoliers. Il y suffit d'une intelligence

et l'école même semble exclure le génie. Au reste il faudrait connaître bien mal le peuple breton, son respect pour le savoir, sa soif d'apprendre, ses dons d'observation et son inquiétude devant Dieu autant que son émerveillement devant le monde, pour s'étonner d'entendre parler latin et grec comme on le faisait hier dans les fermes du Léon ou de la Bretagne dans les lettres françaises. Je ne veux pas tirer argument contre le nombre de bacheliers, ce qui ne serait pas un nouveau paradoxe. La perméabilité du Breton, c'est-à-dire une certaine docilité intellectuelle de ces têtes répétées dures, penn kalet, une non-résistance aux idées qui permet de les absorber toutes, un manque de personnalité réelle, pour tout dire, sont malléabilité dont les maîtres abusèrent, seraient responsables de cette pléthore de bacheliers autant que la soi-disant personnalité de ces têtes d'absorbés, le goût du travail, l'ambition personnelle ou la nécessité. Mais d'envergure, elle serait peu apte, jusque chez les meilleurs esprits, aux grands systèmes et à la synthèse. Le registre de nos écrivains est toujours étroit. Il en est peu qui absorbent avec Charles Le Goffic et Anatole Le Braz, Félix Le Dantec, Ernest Hello, ils n'ont guère que Roparz Hemon, en langue bretonne, qui ait possédé des dons. De même que nos guerriers si nombreux, de Du Guesclin à l'amiral Puisaye, et non de Villiers de l'Isle-Adam demeure sur le second rayon ainsi qu'Hugues Rebelle. Nous sommes riches de sous-officiers et de quartiers-maîtres mais nous avons peu d'amiraux et de généraux en chef, et pas seulement dans les lettres. Cela n'est-il pas inquiétant ? Je laisse aux régionalistes le soin de couvrir de louanges le moindre opus-cule, même couronné d'un prix littéraire, et de crier au génie dès qu'un sabotier se met à rimer. Mon exigence est plus grande. Je demande davantage à mon pays. Je constate. La Bretagne est une pépinière d'écrivains mais nous en avons peu de très grands. Il y a eu le siècle dernier, certes : Chateaubriand, Renan, Pierre Lasserre comme les témoins et les maîtres de leur siècle. Mais aujourd'hui ? La sève est-elle épuisée ? La réponse ne sera-t-elle pas la même à la question que j'ai posée : « Existe-t-il une littérature bretonne ? ».

Après tout nous ne sommes qu'un petit peuple de trois millions sept cent mille habitants, et les sociologues américains estiment qu'un génie correspond en moyenne à quatre millions d'hommes. Plus important serait chez nous le génie du peuple, qui supplée la défaillance des élites, au nombre de nos génies. Je prendrai pourtant deux emplois d'intelligence bretonne, qui suffisent à nous rassurer. C'est un Jésuite breton, Jean-Yves Calvez, - né à Saint-Brieuc, dont on a parlé comme l'éventuel général de son ordre. Il est le meilleur

analyste chrétien du marxisme. Son esprit domine les deux systèmes, le christianisme et le dialectisme historique. Voulez-vous connaître son « pedigree » ? Né le 3 février 1927 à Saint-Brieuc. Etudes secondaires à Morlaix (Saint-Joseph) et Saint-Pol de Léon (Kreisker). Entre dans la Compagnie de Jésus en 1943. Il avait donc 16 ans. Etudes de philosophie à Innsbruck et à Munich. Etudes de science politique et de droit international à Paris. Lauréat de l'Institut des Hautes Etudes Internationales. Diplômé d'études supérieures d'Allemagne. En 1953 enseigne la sociologie et la philosophie sociale à la Faculté de Philosophie de Chantilly. Fait des recherches sur le droit et l'économie soviétiques. Thèse de doctorat sur la pensée politique des historiens allemands du XIXème siècle. A publié : Droit international et souveraineté en U.R.S.S. Colin, Paris, 1953 (II a 26 ans). Revenu national en U.R.S.S. Constant, Paris, un ouvrage en collaboration avec l'Union Régionale de Philosophie économique régionale de Grande-Bretagne, Centre d'Etudes économiques, Colin, une étude sur « L'influence des conceptions soviétiques du droit international dans la politique étrangère de l'U.R.S.S. », des études sur la doctrine politique, le Parti socialiste unifié, le droit et l'enseignement en Allemagne de l'Est, des articles dans les revues Critique, Etudes germaniques, Revue de l'Action Populaire, Economie et Humanisme, Documente, et aux Editions du Seuil, un livre important : La Pensée de Karl Marx.

Déplorons en passant que ce fils brillant de la Bretagne soit perdu pour elle quand elle a tant besoin d'économistes, de juristes, de penseurs politiques. Mais enfin le Père Jean-Yves Calvez nous montre ce que peut donner, avec le concours de la Compagnie de Jésus, notre peuple. Vous rappellerai-je le nom du poète Armand Robin qui traduisait, à sa façon il est vrai, qui était une *saute trahison*, dix-sept langues... dont le breton (des poèmes de Maodez Glan-dour). Voici deux cas, extraordinaires au premier abord, bien qu'ils révèlent une certaine boulimie intellectuelle assez fréquente en Bretagne. Mais le sort de nos écrivains ne serait-il pas d'être limités et de n'oser sortir de leur spécialité, la poésie ou le roman, pire le roman régionaliste, la poésie de circonstances ? Plus que par ses œuvres d'imagination, le grand écrivain agit par les pages de son journal, ses « miettes philosophiques » ou son carnet de notes, ses lettres, ses réflexions sur l'art et la politique, ses jugements sur les hommes ses contemporains, l'aveu de ses angosées, par ses brouillons et ses ratures, l'essai philo-

sophique qui porte son œuvre à son plus haut degré et l'impose au lecteur exigeant, par ses problèmes et ses interrogations, par cet au-delà de la littérature qui est sa présence dans le monde et la signification de son œuvre. Or il est peu d'écrivains bretons qui se soient résolus à se dépasser. Devons-nous les accuser d'un contentement intérieur qui les empêcherait de se renouveler, quand toute poésie est déchirure de l'être et cri d'épouvante au plus reculé de soi ? Force nous est de reconnaître que nous avons peu d'écrivains complets. Ils manquent d'envergure. Ils sont timorés. Nous verrons pourquoi tout à l'heure. La médiocrité relative de nos écrivains ne refléterait-elle pas celle de la Bretagne en même temps que sa richesse humaine ?

Répondre à la question « Existe-t-il une littérature bretonne ? » revient à définir la Bretagne. Elle est la question d'une autre question.

Il va de soi qu'une réponse est tout de suite donnée quant à l'existence d'une littérature de langue bretonne. Elle existe - bonne ou mauvaise, je ne veux pas en débattre. Cela est une autre question. Dès lors qu'elle exprime dans une langue qui lui est propre des pensées bretonnes, aussi bien que des pensées universelles, la Bretagne possède une littérature. Nous serons d'accord pour parler d'une littérature nationale. Elle est aussi vieille que la Bretagne et lui est même antérieure puisqu'elle puise son instrument, la langue, et ses premiers thèmes, dans le vieux fond celtique. Le manque de documents ne veut pas dire absence de littérature, surtout lorsqu'il s'agit d'une littérature orale par nécessité et par goût. Les Français n'en étaient encore qu'à la *Cantilène de Sainte-Eulalie* quand nos ancêtres possédaient un répertoire déjà ancien et toujours renouvelé de légendes, d'épopées, de règles coutumières et de lois, de chansons et de prières, de triades druidiques et d'incantations, de prophéties, une littérature ésotérique et savante qui pénétrait intimement celle du peuple. Tout cela, il faut le chercher dans le fonds commun des peuples celtiques et cette Matière de Bretagne qui enchantait l'Occident dès le peuplement de l'Armorique par les Bretons d'Outre-Manche. Mais le premier texte littéraire, si j'ose dire, qui nous parvienne, n'apparaît qu'au milieu du 14^{ème} siècle et ce n'est qu'une demi douzaine de vers à rimes internes qu'un Breton intercale dans le texte du *Speculum historiale*, de Vincent de Beauvais, qu'il est en train de recopier. Voici le distique le plus clair, qu'il faut sans doute lire ainsi :

Mar ham guarant va karantez
Da vont en nos oh he kostez
ce qui veut dire : « Si mon amante

me promet de coucher cette nuit auprès d'elle » (F. Gourvil, *Langues et Littérature bretonnes*, P.U.F.). Ces quelques vers engageant la littérature bretonne dans une voie de truculence et de bonheur païen qui passe par Noël du Fail pour aboutir à Frédéric Le Guyader (La Chanson du Cidre). Elle devait être vite submergée par d'innombrables Vies de Saints et de recueils apologetiques. Parallèlement à la représentation des mystères, qui se poursuit dans le Trégor, à Morlaix et Ploujean, en plein 19^{ème} siècle, un peuple chante ses joies rares et sa peine plus fréquente. Ce sont des gwerziou et des soniou, chants d'amour ou récits de bataille, exploits de chevaleries ou « beaux crimes », nostalgie du clerc qui doit renoncer à sa belle, à son pays, et que réunit en

1639 la vicomte Hersart de la Villemarqué dans son célèbre *Barzaz Breiz* puis avec plus de rigueur scientifique F.M. Luzel et de nombreux folkloristes. A l'époque du réveil européen des nationalités, la Bretagne à la suite des celtomanes du XVIII^{ème} siècle, Cambri et Corret dit de la Tour d'Auvergne, entre résolument dans ce vaste mouvement qui réhabilite les peuples oubliés. La publication du *Barzaz Breiz* sera saluée par les Romantiques d'Europe comme l'expression accomplie d'un peuple, l'épopée, le chant collectif, le génie de tous. Il s'en faudrait peu pour accorder à la philosophie de Fichte puis à celle de Hegel cette grande œuvre anonyme où s'incarnerait l'esprit et le devenir d'un peuple. Nous assistons à la naissance d'une culture, d'une nation, dans son sens le plus vrai, qui demeure ethnique. C'est pourquoi George Sand rapprocha le *Barzaz Breiz* de l'épopée homérique. Voici le livre qui fait entrer la Bretagne dans les lettres européennes dont elle avait paru si longtemps absent, depuis les légendes arthuriennes, près du Kalevala finlandais de Lonnrot et des chants populaires hongrois de Sandor Petöfy. La Bretagne va-t-elle devenir la nouvelle Grèce ? Va-t-elle assurer la relève de l'Irlande qui se débat dans la misère, la famine et la sujétion ? Il est cruel de constater que le réveil littéraire de la Bretagne n'eut pas les effets politiques qui devaient donner à la Finlande et à la Hongrie, puis à la Youenn Olier, qui sont plus compétents que moi.

Cette littérature de langue bretonne qui fait honneur à ce vaillant petit peuple dont nous sommes, Bretonnants ou non, mériterait à elle seule une conférence. Mais je reviens à mon propos, qui se borne à une autre question : existe-t-il, peut-il exister une littérature bretonne en français ?

L'existence d'écrivains « régionnalistes » : Henri Queffelec, Yves-Marie Rudel, Charles Le Quintrec, Henri Pollès, Per-Jakez Helias, et j'en passe,

ne suffit pas à donner gloire à la Bretagne ni prouver l'existence d'une littérature bretonne. La Bretagne devient une province comme une autre, à peine plus riche dans sa diversité et le nombre de ses écrivains, plus généreuse de thèmes dits poétiques, pourvue d'attirées de types originaux que n'aurait pas encore effacés le nivellement des mœurs. Mais je veux partir de nos meilleurs écrivains, de Chateaubriand à Louis Guilloux. Sont-ils des écrivains bretons ou des écrivains français ? Dans quelle catégorie se classeraient les classerions-nous, écrivains bretons de langue française ou écrivains français d'origine bretonne ? N'allons-nous pas créer nous-mêmes ces fausses écoles ?

Preillons l'exemple de l'Irlande, partagée elle aussi entre ses deux langues, la gaélique et l'anglaise, ses deux cultures, ses deux civilisations. On s'accordera sans peine à reconnaître comme écrivains irlandais William Butler Yeats John-Millington Synge, Russell et Lady Gregory, James Joyce, Liam O'Flaherty, Sean O'Casey, Franck O'Connor, Brendan Behan, que leurs thèmes ou leurs origines les aient mis à cheval ou non sur les deux cultures. Mais Oscar Wilde ? Bernard Shaw ? Plus près de nous, Anthony Burgess ? Sont-ils irlandais ? Ou classer Samuel Beckett ? Pourquoi se mettra-t-on aisément d'accord pour parler des premiers comme d'écrivains irlandais, créant une littérature irlandaise même si elle s'exprime en anglais, tandis qu'on hésite à qualifier les seconds ? Pourtant le Polonais Korzeniowski appartient bien aux lettres anglaises sous le nom de Joseph Conrad comme le Français de Kostrowski à la littérature française sous le pseudonyme de Guillaume Apollinaire. Le changement de nom est plus symbolique, il exprime de la façon la plus directe une réalité nouvelle.

Est-ce leur caractère d'homme, leurs origines ou leurs sujets ? Mais Yeats, Lady Gregory appartenaient à l'Ascendancy protestante qui constituait sur le sol irlandais un peuple étranger. Yeats a des sujets non irlandais tandis que je peux écrire un roman dont l'action se situe en Irlande sans pouvoir faire partie des lettres irlandaises. Chateaubriand, Renan, Lamennais, Ernest Hello, Lequier, Jules Verne, Villiers de l'Isle-Adam sont-ils des écrivains bretons, hors d'une qualification accidentelle due à leur lieu de naissance ou à leurs ancêtres ? elles créent une littérature suisse, belge, canadienne ou nord-française ? Sont-origines indifférentes. Ils ont reconnu elle ou leur culture française ? Ne peut-on trancher la question en disant qu'elles sont affirmé que leur formation n'eût pas été la même dans un autre pays. Je prends les grands noms des morts, québécois, algériens ? Ce n'est que pour simplifier le problème, mais Louis Guilloux et Jean Guéhenno me par- Suisse romande sont considérés comme mettent de poser la même question.

Brizeux sera reconnu aisément Breton mais Lesage, né à Sarzeau ? Est-ce parce que Brizeux correspond à une Bretagne, celle des romantiques, qui devait s'imposer comme l'image de notre pays, et non le cynique Le Sage ? Mais Frédéric Le Guyader, auteur de la Chanson du cidre, sera réputé des nôtres, sans contestation. Pourquoi lui et pas Le Sage ? Lui suffit-il de porter le chapeau tandis que nous renierons Le Sage pour son bachelier castillan ? Ainsi origines et s'imbriquent et se séparent pour attacher un auteur ou le détacher de la Bretagne, pour faire naître ou nier l'existence d'une littérature propre à la Bretagne. J'en conclusai donc que ce n'est ni la langue ou le lieu de l'action, le sujet du drame ou les origines de l'auteur qui nous permettent de définir le caractère national d'un écrivain, d'une œuvre, d'une littérature. Le fait de publier une Anthologie ne sera pas une preuve suffisante, sauf s'il s'agit de celle de Le Mercier d'Erme, puisqu'elle réunit des poèmes et des chants nationalistes. Des écrivains revendiquant une nationalité bretonne permettent de parler d'une littérature bretonne, mais sont-ils seuls à pouvoir le faire ?

« J'ai cherché vainement l'existence d'un théâtre breton » me disait Jean de Beer, et il joua Marivaux dans une clairière de Brocéliande, cependant que Jean Moign et les Comédiens bretons, un peu plus tard, créaient Guirvan, de Tanquy Malmanche, et Nommes-Où, de Jakez Riou, qui prouvent l'existence d'un théâtre breton, fut-il réduit à quelques œuvres. (Il y en a d'autres). Mais, les créant en français, de quel caractère presque sacré ne les ont-ils pas amputés ?

Jean de Beer avait mal cherché. Je le soupçonne de n'avoir pas voulu trouver ce qu'il cherche. On ne peut nier qu'il existe une littérature en langue bretonne, bien qu'elle puisse être populaire et médiocre, régionaliste et médiocre, ou une littérature authentique, populaire ou savante. Mais peut-on parler d'une littérature nationale dès lors qu'elle s'exprime dans une langue étrangère ? La réponse sera-t-elle propre à l'Irlande, non à la Bretagne ? Dylan Thomas est Gallois, appartient-il aux lettres anglaises ? Inversement, les « minorités » linguistiques françaises de Belgique, de Suisse, du Maghreb ou du Canada ont-elles créé une littérature suisse, belge, canadienne ou nord-française ? Sont-origines indifférentes. Ils ont reconnu elle ou leur culture française ? Ne peut-on trancher la question en disant qu'elles sont affirmé que leur formation n'eût pas été la même dans un autre pays. Je prends les grands noms des morts, québécois, algériens ? Ce n'est que pour simplifier le problème, mais Louis Guilloux et Jean Guéhenno me par- Suisse romande sont considérés comme mettent de poser la même question.

l'existence d'une littérature propre à la Bretagne. J'en conclusai donc que ce n'est ni la langue ou le lieu de l'action, le sujet du drame ou les origines de l'auteur qui nous permettent de définir le caractère national d'un écrivain, d'une œuvre, d'une littérature. Le fait de publier une Anthologie ne sera pas une preuve suffisante, sauf s'il s'agit de celle de Le Mercier d'Erme, puisqu'elle réunit des poèmes et des chants nationalistes. Des écrivains revendiquant une nationalité bretonne permettent de parler d'une littérature bretonne, mais sont-ils seuls à pouvoir le faire ?

« J'ai cherché vainement l'existence d'un théâtre breton » me disait Jean de Beer, et il joua Marivaux dans une clairière de Brocéliande, cependant que Jean Moign et les Comédiens bretons, un peu plus tard, créaient Guirvan, de Tanquy Malmanche, et Nommes-Où, de Jakez Riou, qui prouvent l'existence d'un théâtre breton, fut-il réduit à quelques œuvres. (Il y en a d'autres). Mais, les créant en français, de quel caractère presque sacré ne les ont-ils pas amputés ?

Jean de Beer avait mal cherché. Je le soupçonne de n'avoir pas voulu trouver ce qu'il cherche. On ne peut nier qu'il existe une littérature en langue bretonne, bien qu'elle puisse être populaire et médiocre, régionaliste et médiocre, ou une littérature authentique, populaire ou savante. Mais peut-on parler d'une littérature nationale dès lors qu'elle s'exprime dans une langue étrangère ? La réponse sera-t-elle propre à l'Irlande, non à la Bretagne ? Dylan Thomas est Gallois, appartient-il aux lettres anglaises ? Inversement, les « minorités » linguistiques françaises de Belgique, de Suisse, du Maghreb ou du Canada ont-elles créé une littérature suisse, belge, canadienne ou nord-française ? Sont-origines indifférentes. Ils ont reconnu elle ou leur culture française ? Ne peut-on trancher la question en disant qu'elles sont affirmé que leur formation n'eût pas été la même dans un autre pays. Je prends les grands noms des morts, québécois, algériens ? Ce n'est que pour simplifier le problème, mais Louis Guilloux et Jean Guéhenno me par- Suisse romande sont considérés comme mettent de poser la même question.

l'existence d'une littérature propre à la Bretagne. J'en conclusai donc que ce n'est ni la langue ou le lieu de l'action, le sujet du drame ou les origines de l'auteur qui nous permettent de définir le caractère national d'un écrivain, d'une œuvre, d'une littérature. Le fait de publier une Anthologie ne sera pas une preuve suffisante, sauf s'il s'agit de celle de Le Mercier d'Erme, puisqu'elle réunit des poèmes et des chants nationalistes. Des écrivains revendiquant une nationalité bretonne permettent de parler d'une littérature bretonne, mais sont-ils seuls à pouvoir le faire ?

« J'ai cherché vainement l'existence d'un théâtre breton » me disait Jean de Beer, et il joua Marivaux dans une clairière de Brocéliande, cependant que Jean Moign et les Comédiens bretons, un peu plus tard, créaient Guirvan, de Tanquy Malmanche, et Nommes-Où, de Jakez Riou, qui prouvent l'existence d'un théâtre breton, fut-il réduit à quelques œuvres. (Il y en a d'autres). Mais, les créant en français, de quel caractère presque sacré ne les ont-ils pas amputés ?

Jean de Beer avait mal cherché. Je le soupçonne de n'avoir pas voulu trouver ce qu'il cherche. On ne peut nier qu'il existe une littérature en langue bretonne, bien qu'elle puisse être populaire et médiocre, régionaliste et médiocre, ou une littérature authentique, populaire ou savante. Mais peut-on parler d'une littérature nationale dès lors qu'elle s'exprime dans une langue étrangère ? La réponse sera-t-elle propre à l'Irlande, non à la Bretagne ? Dylan Thomas est Gallois, appartient-il aux lettres anglaises ? Inversement, les « minorités » linguistiques françaises de Belgique, de Suisse, du Maghreb ou du Canada ont-elles créé une littérature suisse, belge, canadienne ou nord-française ? Sont-origines indifférentes. Ils ont reconnu elle ou leur culture française ? Ne peut-on trancher la question en disant qu'elles sont affirmé que leur formation n'eût pas été la même dans un autre pays. Je prends les grands noms des morts, québécois, algériens ? Ce n'est que pour simplifier le problème, mais Louis Guilloux et Jean Guéhenno me par- Suisse romande sont considérés comme mettent de poser la même question.

l'existence d'une littérature propre à la Bretagne. J'en conclusai donc que ce n'est ni la langue ou le lieu de l'action, le sujet du drame ou les origines de l'auteur qui nous permettent de définir le caractère national d'un écrivain, d'une œuvre, d'une littérature. Le fait de publier une Anthologie ne sera pas une preuve suffisante, sauf s'il s'agit de celle de Le Mercier d'Erme, puisqu'elle réunit des poèmes et des chants nationalistes. Des écrivains revendiquant une nationalité bretonne permettent de parler d'une littérature bretonne, mais sont-ils seuls à pouvoir le faire ?

« J'ai cherché vainement l'existence d'un théâtre breton » me disait Jean de Beer, et il joua Marivaux dans une clairière de Brocéliande, cependant que Jean Moign et les Comédiens bretons, un peu plus tard, créaient Guirvan, de Tanquy Malmanche, et Nommes-Où, de Jakez Riou, qui prouvent l'existence d'un théâtre breton, fut-il réduit à quelques œuvres. (Il y en a d'autres). Mais, les créant en français, de quel caractère presque sacré ne les ont-ils pas amputés ?

Jean de Beer avait mal cherché. Je le soupçonne de n'avoir pas voulu trouver ce qu'il cherche. On ne peut nier qu'il existe une littérature en langue bretonne, bien qu'elle puisse être populaire et médiocre, régionaliste et médiocre, ou une littérature authentique, populaire ou savante. Mais peut-on parler d'une littérature nationale dès lors qu'elle s'exprime dans une langue étrangère ? La réponse sera-t-elle propre à l'Irlande, non à la Bretagne ? Dylan Thomas est Gallois, appartient-il aux lettres anglaises ? Inversement, les « minorités » linguistiques françaises de Belgique, de Suisse, du Maghreb ou du Canada ont-elles créé une littérature suisse, belge, canadienne ou nord-française ? Sont-origines indifférentes. Ils ont reconnu elle ou leur culture française ? Ne peut-on trancher la question en disant qu'elles sont affirmé que leur formation n'eût pas été la même dans un autre pays. Je prends les grands noms des morts, québécois, algériens ? Ce n'est que pour simplifier le problème, mais Louis Guilloux et Jean Guéhenno me par- Suisse romande sont considérés comme mettent de poser la même question.

qui est plus grave. Je ne crois pas qu'un partage soit jamais équitable, et nous n'aurons que des âmes déchirées ou des réponses mesangères qui seront celles des âmes mortes.

Ce serait appauvrir le patrimoine breton que rejeter Renan, Chateaubriand, Lamennais ou Ernest Hello, Lequier, Jules Verne et, parmi les modernes, Louis Guilloux, Henri Queffelec, Per-Jakez Hélias, Alain Robbe-Grillet, hors des lettres bretonnes. En les reconnaissant comme des nôtres, nous admettons implicitement la dualité linguistique de la Bretagne en attendant une unité qui répondra sans ambiguïté au problème. Le jour où la Bretagne s'exprimera dans une seule langue, ce que je souhaite et ne verrai pas, il va de soi qu'aucune question ne semblable ne sera posée. Tout autre, le plus médiocre comme le plus génial appartiendra à la littérature bretonne et à aucune autre : il la crée. Mais n'affirmons-nous pas alors comme obligatoire le critère de la langue bretonne, dans le futur ? Si nous l'exigeons dans le futur, par quelle supercherie, quelle faiblesse ou quelle trahison envers la Bretagne pouvons-nous ne pas l'exiger dans le présent pour dénoncer nos auteurs ? C'est que la littérature, je l'ai dit, reflète un peuple et, ici, sa division linguistique. En attendant, acceptons que des écrivains, grands ou mineurs, de langue française, soient appelés bretons, qu'ils aient pris conscience ou non de leur nationalité véritable.

Qu'est-ce qui définit un écrivain dans sa nationalité ? Kafka est-il Tchèque Allemand ou Juif ? Ionesco, Samuel Beckett, Arthur Adamov, Carlo Coccioli sont-ils des écrivains français ? Non, mais ils font partie de la littérature française. La réponse paraît évidente, qui nous permet d'ajouter que des Bretons, de nationalité bretonne, entrent du même droit dans la littérature française. N'est-ce pas jouer sur les mots et, dès lors qu'on ferait partie des lettres françaises, n'accorder aucune valeur à l'identité réelle de l'auteur ? D'ailleurs un Samuel Beckett sera réclamé par l'Irlande. Il fait partie de la littérature irlandaise d'expression française, comme il en est une de langue anglaise, et nous ouvrirons ainsi une sous-catégorie ou une nouvelle branche dans les lettres déjà si riches de l'Irlande. (Pas toujours d'ailleurs puisque certaines de ses œuvres ont d'abord été écrites et jouées en anglais). Rainer Maria Rilke est-il autrichien ou tchèque ? Et les écrivains de Zürich, de langue allemande, un Dürrenmatt, un Max Frisch ? Suisses ou Allemands ? Hermann Hesse, qui prend sur le tard la nationalité suisse ? Leurs déclarations suffiront-elles ou des caractères communs, mais lesquels ? Cela revient à chercher à travers un écrivain son appartenance la

plus profonde à son peuple alors qu'il revendique son génie singulier, c'est-à-dire les caractères communs des écrivains d'une nation, mieux ce que celle-ci a d'authentique et de particulier. Pourtant, s'il n'y a pas d'âme suisse, - mais la coexistence pacifique de communautés diverses, - peut-on parler d'une littérature suisse sinon d'un point-de-vue géographique qui réunirait Dürrenmatt et Ramuz aussi artificiellement que Ionesco et Beckett à François Mauriac ? Davantage nous ne trouverons pas d'âme belge. Le fait d'être nationaliste en politique suffit-il ? Et tel écrivain régionaliste (je veux dire en politique), Per-Jakez Hélias par exemple, sera-t-il au contraire plus breton que moi qui m'exprime en français pour permettre à la Bretagne d'être libre ?

«Un paysan qui s'exprime en breton à ses bêtes fait plus pour la Bretagne que Chateaubriand ou Lamennais» a-t-on dit. Et en effet Chateaubriand sert le renom extérieur de la Bretagne, il ne crée en rien une civilisation ou ne participe en rien à une civilisation authentique de la Bretagne. C'est pourquoi la littérature bretonne de langue française ne nous permet de juger dans son être le plus profond la Bretagne ni de deviner l'avenir de sa civilisation. Elle appartient d'une manière absolue à la Bretagne mais sur le mode de l'absence ou de l'aliénation. Elle révèle la Bretagne comme un négatif, au mieux comme ces brouillons que l'artiste abandonne derrière lui si bien qu'il est permis de se dire que cette littérature ne prendra dans l'avenir qu'une place secondaire au bénéfice d'une littérature authentiquement bretonne. Comptines et jurons sont le départ d'une littérature bretonne tandis que les pages merveilleuses de Chateaubriand ne sont pour la Bretagne qu'un accomplissement.

Les écrivains régionalistes sont nombreux, leurs œuvres médiocres. Leurs héros sont presque toujours des Bretons, l'action se situe presque toujours en Bretagne. Pourtant François Mauriac dont les héros se partagent entre la chasse aux palombes et le commerce des vins n'est pas un écrivain régionaliste. Ou l'est-ce qui les distingue ? Le régionaliste part d'une réalité qui va de soi. Il refuse de mettre en question le monde qu'il décrit avec tant d'application et une connaissance apparente presque superficielle. L'écrivain régionaliste refuse ce recul qui fait l'écrivain supérieur toujours surpris par l'objet dans le temps même qu'il le donne dans la première phrase, - tout point et l'oblige à s'interroger sur et rien : «La marquise sortit à cinq heures» et son rôle, l'essence des heures). Il nous faut maintenant objets, la structure des sociétés, l'éclatement de la vie et celle de la mort. Le nœud de la révélation éblouissante, et commande qu'il connait le mieux, celui qui me lire les pages antérieures au livre, l'entoure, des petites gens qu'il cou-

doie et dont il écoute les confidences, s'il va au-delà des apparences pour remonter en cause le drame ou l'aveu, voici qu'il y découvre des forces insoupçonnées, des problèmes nouveaux, des questions qui vont l'enrichir jusqu'à la folie incluse en mettant en cause ses rapports au monde. Cette mise en question toujours nouvelle, approfondie par des points de vue différents permettra une analyse plus complète et plus juste du concret, plus profonde que toute description régionaliste. Il n'est pas d'écrivain digne de ce nom sans cette mise en question du monde qui postule chez lui savoir et liberté. Sans doute cette interrogation devenue défi ne sera pas un traité d'analyse économique ou sociologique, tel n'est pas son rôle, mais la perception des êtres dans leur distance à eux-mêmes et par conséquent dans ses propres divisions ou la fébrile de son être. D'où vient cette distance à soi-même ? Souvent une aliénation économique ou sociale, et politique, parfois aussi de nos humeurs, de la paresse, de la voléurie ou de l'habitude, du refus de considérer avec lucidité et courage la vie et la mort. La faiblesse de l'écrivain régionaliste est de refuser cette mise en question qui, dans le cas de la Bretagne, risque d'être une mise à mort du vieil homme, en chacun de nous, mais une mise à mort pour renaitre.

Ce qui sauve par exemple un Louis Guilloux et le retient de glisser dans la littérature régionaliste, c'est le refus latent du monde, pas seulement du monde bourgeois et capitaliste, cette distance à ses personnages et par conséquent à lui-même et qui porte en soi l'adhésion la plus profonde et la plus vraie, cette distance et cette adhésion le font grand écrivain bien que son refus n'ait pas été au-delà d'une mise en question propre à son milieu et à son époque et la satisfaction facile de la «bonne conscience».

J'ouvre, par exemple, le beau livre de Paul Nizan, un autre Breton, et qui s'ignore et cela s'ignore, *Aden Arabie*, et la première phrase établit tout de suite ce recul : «J'avais vingt ans, je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie». Elle implique une conception du monde, une richesse sous-jacente, une liberté et une manière d'être au monde, plus résolue que farouche, que les pages suivantes vont mettre à jour et prolonger. Un apparente presque superficielle. L'écrivain régionaliste refuse ce recul qui fait l'écrivain supérieur toujours surpris par l'objet dans le temps même qu'il le donne dans la première phrase, - tout point et l'oblige à s'interroger sur et rien : «La marquise sortit à cinq heures» et son rôle, l'essence des heures). Il nous faut maintenant objets, la structure des sociétés, l'éclatement de la vie et celle de la mort. Le nœud de la révélation éblouissante, et commande qu'il connait le mieux, celui qui me lire les pages antérieures au livre, l'entoure, des petites gens qu'il cou-

On sent chez un Mauriac le recul que donnent la foi et la préoccupation de la grâce, qui l'empêchent d'être lui aussi un écrivain régionaliste, chez Jean Giono un panthéisme périlleux puis qu'il tomberait vite dans le naturalisme le plus plat s'il n'était sauvé par un mouvement intérieur des êtres vers les sources cachées de l'esprit et du corps.

Les personnages du roman régionaliste peuvent prendre figure de types, ils ne sont jamais ces héros du grand romancier, Muichkine ou Bar-damu, qui vivent éternellement par eux-mêmes. Les premiers ne semblent pas soupçonner qu'ils ne sont pas libres, sous prétexte d'avoir les pieds sur la terre. Ils sont donnés dès la première page où ils apparaissent, figés dans leur être, dans un monde futur puisque l'état actuel de son pays lui donne plutôt la nausée. Comment dépendrait-il quelque chose qui n'est plus ou n'est pas encore ?

Le romancier régionaliste est le faux démiurge d'un monde mécanique. Ce monde n'est pas créé par lui, il lui est donné. Le romancier n'a plus qu'à copier. A travers cette pseudo-littérature, qui prétend coller au réel, et ici au réel breton, règne un art faux qui est absence d'art puisqu'il nie d'avance toute liberté créatrice et celle des héros, et rejette toute signification. Cet art, cette apparence d'art, révèle un mode de pensée faussement réaliste. Pour lui, pour l'écrivain régionaliste, n'y a qu'un déterminisme absolu, étreuffé, et son propre génie en est mutilé. Aucune langue européenne ne peut exprimer la négritude sinon d'une façon superficielle qui séduira le Blanc - et le Nègre blanc - parce qu'il n'est pas puisqu'elle n'est plus qu'une image qu'il a du Noir, comme le Batouala de René Maran. Ainsi Anatole Le Braz cherche dans le fond breton ce qui correspond le mieux à l'image française du peuple breton, une occupation quasi morbide de la Mort. Je certains prédictions, malgré lui, pour secouer le joug, chez l'un des personnages, de préférence le plus jeune, - que d'une image traditionnelle ou possible d'action quand elle n'est pas

toute l'action elle-même, mais les choses se réfèrent vite, elles emprisonnent celui qui pouvait devenir héros pour en faire un personnage. Elles emprisonnent le romancier.

L'écrivain nationaliste, lui, ne prétend pas décrire le réel économique, social, culturel, sinon dans des articles non littéraires, puisqu'il le dénonce comme non-authentique. Le voici, ce qui peut paraître un comble, condamné à ne pas écrire de la Bretagne dans ses œuvres d'imagination. Il y voit peu de sujets et de thèmes qui soient dignes de lui quand la Bretagne pullule de sujets et de personnages pour l'écrivain régionaliste. S'il parle de la Bretagne, ce sera plutôt d'une Bretagne imaginaire, recrée dans une littérature d'anticipation, d'une Bretagne future puisque l'état actuel de son pays lui donne plutôt la nausée. Comment dépendrait-il quelque chose qui n'est plus ou n'est pas encore ?

Anatole Le Braz peut déclarer : «J'apprenais le français pour chanter la Bretagne» il adopte la position de l'autre et se fait désormais extérieur à ce qu'il est ou laisse derrière lui et ne peut plus désormais exprimer. Il s'enferme dans l'impossible communication où l'instrument, la langue française, détruit le message, ce qu'elle veut peindre et transmettre. Il célèbre la Bretagne comme un étranger, Chevillon par exemple, plus qu'il ne devient un auteur breton. Il détruit son génie singulier au bénéfice d'un regard extérieur illusoire et voici sans doute la raison profonde de sa faiblesse, de la faiblesse de nos écrivains. De même Léopold Sédar Senghor peut écrire :

«C'est en français que j'exprime le mieux ma négritude» qu'il me soit permis de douter, non de son talent, mais de la négritude. Senghor exprime son génie propre plus que la négritude, qu'il a depuis longtemps étreuffée, et son propre génie en est mutilé. Aucune langue européenne ne peut exprimer la négritude sinon d'une façon superficielle qui séduira le Blanc - et le Nègre blanc - parce qu'il n'est pas puisqu'elle n'est plus qu'une image qu'il a du Noir, comme le Batouala de René Maran. Ainsi Anatole Le Braz cherche dans le fond breton ce qui correspond le mieux à l'image française du peuple breton, une occupation quasi morbide de la Mort. Je certains prédictions, malgré lui, pour secouer le joug, chez l'un des personnages, de préférence le plus jeune, - que d'une image traditionnelle ou possible d'action quand elle n'est pas

pire rienement. Il suffit à l'écrivain d'être lui-même, l'engagement vient de soi.

Nous avons nos traits, tous ces écrivains qui refusent de considérer le problème breton et s'efforcent malgré eux, en eux, sans y parvenir, de la nation bretonne. Mais ces frères tardifs sont nos frères, ces traites sont encore des nôtres. Ils ne peut y avoir de réponse objective dès lors qu'il n'y a pas de critère précis pour définir la nationalité d'un écrivain. Et bien qu'il n'y ait pas de réponse objective, puisque ces «personnages» si nombreux semblent se contredire, la réponse à cette question : «Existe-t-il une littérature bretonne ?» n'est pas uniquement subjective. Elle existe, cette littérature, mais aliénée elle qui a pour but, pour raison, pour essence d'être liberté. Une littérature d'affaiblissement ? Est-ce possible ? La littérature bretonne n'existe-t-elle que négativement, en puissance ? Si elle demeure aliénée, elle qui a pour condition d'être libre, on peut nier l'existence d'une littérature bretonne quand on affirmait son authenticité pour avoir reflété dans ses romans régionalistes l'état présent de la Bretagne. Une littérature bretonne existe dans la mesure où la Bretagne existe en tant que particulièrement, en tant que nation. Elle existe aussi lorsqu'elle nie son être le plus profond, lorsqu'elle nie son être le plus profond, la littérature régionaliste, - ou de la négation. Non pas seulement lorsqu'elle est le chant de l'esclave qui célèbre sa liberté perdue ou à conquérir mais la parole quotidienne et banale qu'est la littérature régionaliste.

Notre littérature révèle à la fois la division linguistique et l'aliénation de la Bretagne, cette déchirure de l'être qui est la condition de la parole et cette absence de liberté qui empêche la parole, lui retire audience et valeur. Elle est la source de sa médiocrité relative.

Qu'on n'attende pas de moi une glorification de nos poètes, de nos écrivains, de nos artistes et, à travers eux, de la Bretagne. Notre pays est devenu un pays de petites gens, de petits écrivains, de petits artistes et de politiciens, même s'ils sont innombrables. A cause même de leur nombre ? Cela vous surprend ? C'est parce que nous aimons la Bretagne et parce que nous connaissons ses possibilités réelles, ses caractères de nation et l'injustice fondamentale dont elle souffre, que nous exigeons davantage de ses poètes, de ses écrivains, de ses artistes et de son peuple. La solution la plus facile se nomme le régionalisme, en littérature comme en politique. Mais la solution la plus facile est toujours celle qui nous détruit en prétendant nous sauver. Il me semble qu'elle n'est pas digne ni de la Bretagne ni de

l'écrivain. Celui-ci doit être un homme libre, c'est-à-dire libéré de tous les préjugés pour les avoir eus et les avoir surmontés. La littérature bretonne reflète la médiocrité dont l'aliénation de la Bretagne doit être rendue responsable. Il ne peut y avoir de haute littérature que d'une nation authentique. La Bretagne est une nation. Mais il ne peut y avoir de haute littérature, atteignant à l'universel, que d'une nation libre dans le concert des nations. Nous ne pouvons avoir de grands poètes, de grands écrivains sans une adhérence profonde à un peuple qui soit libre et laisse intacte leur liberté particulière. Celle-ci peut être réalisée en apparence si nous sommes libres, vous et moi, d'écrire ce que bon nous semble (la liberté matérielle, celle de la publication, étant autre chose, inséparable d'ailleurs de la liberté d'expression, comme si l'on nous demandait d'écrire sans papier, sans plume et sans alphabet) mais nos âmes sont-elles vraiment libres ? Qu'est-ce qu'une littérature non signifiante sinon l'absence de littérature ?

La faiblesse de toute littérature régionaliste, - et par conséquent de la nôtre puisqu'elle mérite pour sa plus grande part, hélas ! ce qualificatif - c'est de refléter avec une heureuse satisfaction la médiocrité des êtres ou leur aliénation, leur absence d'être plutôt dès lors que la liberté est absente, j'allais dire la médiocrité des auteurs. Décrivant un sujet médiocre, cette littérature devient vite médiocre. Elle décrit avec exactitude et précision les coutumes et les usages d'un peuple dont elle donne en apparence l'image exact, - et comme l'écrivain « bien de chez nous » semble le connaître ! - ce n'est qu'une apparence. Le sujet, la créature l'emportent sur leur créateur et finissent par lui donner leur propre sujétion. Les qualités des personnages « régionalistes » naissent d'un manque d'adaptation au réel, ils se réfugient dans le rêve ou l'argent : le poète de village ou le paysan têtu, les deux faces du schizophrène. Les autres gravitent entre ces deux types. N'est-ce pas un comble, quand on croyait coller au réel ? On crierait à l'exactitude du tableau de mœurs et des caractères parce qu'on aura le nez dessus mais les grandes lignes de force du paysage humain échapperont autant que le mystère et les subtilités des âmes. Cette vérité du tableau sera celle d'une enquête sociologique superficielle, tous jours dépassée au moment d'être publiée. Le « mystère » des êtres ne sera qu'un faux semblant et ne laissera pas soupçonner une liberté qui démentait l'avenir avec le passé. Au plus profond d'elle la littérature régionaliste bretonne révèle aveuglement volontaire et manque de courage, elle reflète l'aliénation du peuple et de l'écrivain, elle est elle-même aliénée, bornée dans

son ambition autant que dans ses œuvres, réduite à l'aspect dérisoire et dépassé des hommes et du peuple. Une littérature régionaliste est, pour un peuple, une forme de son aliénation au lieu d'être libératrice. Elle l'enferme dans ce qu'il est au lieu de l'aider à s'en affranchir.

La littérature régionaliste refuse toute signification. Elle se veut là, simplement, sans message, sans aucun sens, sans engagement, une grande fille toute simple, sans même le bénéfice de l'art pour l'art et, sous prétexte de ne rien démontrer, finit par ne plus rien démontrer. La signification est cette lumière que projette l'écrivain qui vient de lui tout autant que des choses, d'une conception du monde sous-jacente à l'œuvre, qui concilie son génie et celui de son peuple, et la littérature régionaliste demeure sans signification.

Mais, dira-t-on, les êtres sont ce qu'ils sont. Si la littérature régionaliste paraît banale, c'est qu'elle reflète la vie de province. Des hommes médiocres donnent au romancier des héros médiocres, au peuple des romanciers médiocres. S'il en était ainsi, comme on serait tenté de s'écrier : « Pauvre Province ! N'écrivez donc pas, pauvres Provinciaux ! Taisez-vous ». Mais je tiens qu'aucun être n'est sans mystère, aucun homme sans problème, le plus isolé est parmi les hommes qui peuvent voir en lui leur visage et la solitude accomplie au milieu de tous. Il n'y a pas de héros médiocres mais de médiocres romanciers. L'Étranger de Camus peut être un homme banal comme le Salavin de Duhamel ou le Roquentin de Sartre, leur drame est un drame universel quand le romancier régionaliste refuse une telle dimension. J'irai presque jusqu'à croire qu'un héros de roman ne doit pas être un héros tout court qui n'est qu'un homme extraordinaire ou un personnage historique. Cette troisième dimension que donne au héros l'historicité ou l'extraordinaire lui retire ces élan, ces réticences et ces bonds qui appartiennent à l'homme vivant et lui donnent, mieux qu'une valeur d'exemple, l'authenticité. Le héros extraordinaire n'a pas de sens quand il paraissait d'abord n'être que cela. La littérature régionaliste n'a de valeur que négative, comme l'exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Nous parlerons dans ce cas d'écrivains bretons et non d'une littérature bretonne. Et même pourrions-nous parler d'écrivains bretons lorsqu'il s'agit de poètes et de romanciers qui renient leur peuple dès lors qu'ils refusent de voir son aliénation ? Mieux vaut peut-être pour la Bretagne ne posséder que quelques Bretons sûrs d'eux-mêmes, conscients de leur solitude, écrivant dans une langue secrète ou disparue, qu'une foule innombrable de sujets

soumis à des artistes étranges qui viennent y trouver leur provende, de poètes auteurs d'odes à un prince qui les opprime, et ne se glorifier que de quelques écrivains sans conteste bretons plutôt que cette cohorte innombrable d'écrivains douteux comme Bretons et comme écrivains.

Qu'est-ce qui fait une littérature telle que nous puissions dire qu'elle est une littérature nationale ?

Est-ce l'unité du langage et du style, la possession d'une langue particulière ? Est-ce le sujet ? Mais définir une littérature par la langue employée, n'est-ce pas la limiter, - et rejeter hors de leur patrie autant que de leur patrie littéraire James Joyce et William Butler Yeats ?

Les patries littéraires peuvent ne pas correspondre aux patries. Elles peuvent être plus faciles à définir. Comme on serait tenté de reprendre la définition que Renan apporte à sa question : « Qu'est-ce qu'une nation ? » Ce n'est ni la langue ni le sujet ni le lieu de naissance ou les origines de l'écrivain, ni ses héros, ni son inspiration patriotique ou non qui délimitent une littérature. Est-ce la volonté de l'écrivain de se définir et de revendiquer l'honneur. Est-ce la volonté de se définir et de revendiquer l'honneur d'appartenir aux lettres bretonnes ? La réponse n'est pas certaine si chacun de nous comprend qu'elle dépend d'un je ne sais quoi qui est pourtant un absolu.

Il a donc besoin d'être défini. Cela est breton, cela est bien breton ! pouvons-nous entendre dire. La communication rapide qu'établit le langage, la certitude absolue qu'il implique, si elle est inconsciente, et parce qu'elle est inconsciente, supposent un donné réel, préexistant à nos œuvres. Qui nierait que la Bretagne existe, ne serait-ce que sur le mode de l'aliénation ? Dès lors l'existence d'une littérature bretonne va de soi. Elle ne peut que refléter dans sa certitude et son ambiguïté, sans son aliénation ou sa liberté, la nation bretonne.

La littérature est l'expression la plus complète d'un peuple. C'est pourquoi la réponse à la question : « Existe-t-il une littérature bretonne ? » est la réponse à cette question primordiale : « La Bretagne existe-t-elle ? ». Il nous faut prendre la Bretagne telle qu'elle est, dans son délabrement actuel que reflète sa littérature, divisée, aliénée et toujours possible, afin qu'elle puisse avec le concours de ses poètes et de tous ses artistes, maîtriser son destin. Le rôle des écrivains n'est pas de copier le présent mais d'en dégager le sens et corriger les déviations de l'histoire, de rendre à la tribu autant qu'aux mots sa pureté première. Nous devons exprimer le *natif* et ce qui lui est opposé, comme le surnaturel et la

naturel. Le social et l'individuel. Ne croyez pas que cela soit facile. Nous devons d'abord apprendre ce qui nous est propre et ce que nous sommes, ce qui nous est étranger nous est alors révélé. Médiocre et riche, notre patrie littéraire révèle les possibilités de notre

patrie. Cela dépend-il seulement des poètes ? Vous aurez les écrivains que vous mériterez. Un peuple engendre ses poètes tout autant que les poètes créent le peuple. C'est donc à vous, lecteurs et Bretons, à répondre autant qu'à l'écrivain. Donnez-lui une patrie ! C'est vous qui créez une littérature bretonne de haut niveau en créant une nation qui ne puisse rougir parmi les nations. Singulière et universelle. Nous sommes quelques-uns, écrivains, à faire notre devoir. Faites le vôtre.



Alain GUEL

Mort de Gérard Le T...

Récit

Si la mort de Gérard Le T... demeure aussi mystérieuse que celle de F.C., elle est plus dramatique encore.

Je revenais d'un long voyage hors d'Europe. J'avais quitté la gare de Saint-briec et passais rendre visite à ma vieille amie, Vefa de Bellaing, jusqu'en son silence, bruisant de rumeurs. J'avais été trop longtemps absent pour n'être pas avide de nouvelles. Par elle j'entrerais d'un seul coup dans ce monde inconnu mais public qu'on nomme l'Emzav, une société dans la société, un peuple au milieu du peuple. «Vous qui avez bien connu Gérard Le T... me dit-elle. — Mort ? Que m'apprenez-vous ? Gérard, Gérard le T... ?... En êtes-vous certaine ? — Oh j'aurais dû vous demander d'abord... Je ne savais pas que vous ignoriez. J'ai reçu un coup de téléphone de notre ami commun, Guy Salaün, mais cela n'est pas tout à fait assuré. «Je n'osais demander : sa mort, ou la façon dont il était mort ? Qu'est-ce que cela pouvait bien changer ? Il fallait d'abord s'assurer de cette mort. C'était là ce que l'on dit pour refuser l'évidence, comme si les détails allaient l'effacer. Pas même pour se consoler. Je ne voulais pas de ce lien nouveau qu'il établissait à mon insu entre nous, qui était sa mort, qui allait être sa mort. Elle ne m'était pas encore parvenue. Elle n'avait pas eu lieu puisque j'en étais innocent. Je suis sorti. Vefa s'est étonnée de ma hâte.

Je la repoussais avec le secret qu'elle m'avait jeté à la face. J'ai erré dans les rues désertes et ensolées de cette ville qui était presque ma ville. Qu'as-tu fait, Gérard, qu'as-tu fait ? Déjà, je le voyais accomplir cette mort comme s'il ne pouvait pas en être victime, elle serait un acte délégué. C'était là un de ses tours, dont il allait me délivrer par son sourire d'enfant. J'avais encore un long chemin pour rentrer chez moi. Je l'ai parcouru, perplexe, hésitant. Je m'arrêtais à chaque devanture. Je lisais les menus des restaurants. Je suis entré dans le hall du journal local, je n'ai pas regardé la page des décès. Les pays dont je venais s'éloignaient de vue. Je n'en avais aucun souvenir. Gérard seul devenait présent.

Je regarde les meubles du Bois-Joli. Les disques, à Sainte-Cécile. Je croise une vieille dame. Je n'ai vu la mère de Le T... qu'une fois, c'est une bourgeoise élégante. Elle a dû être fort belle. Il parlait de ses succès de jeunes

filles dans les salons de Dinard, de l'aviation Du Brin des Jons, qui lui avait fait la cour. C'était entre les deux guerres, plus près de la première, qu'on dit Grande, que de la seconde, marché ensemble dans ces rues tranquilles. Il allait d'un grand pas et j'avais peine à le suivre. «Pourquoi marchez-tu si vite ? lui ai-je demandé. - Ne vois-tu pas cet homme qui nous suit ? Déjà, hier soir... Arrêtons-nous, fais semblant de ne pas le voir.»

L'homme en trench-coat s'arrête pour nous un lacet qui ne doit pas être défilé. Il porte une sacoche de cuir comme jadis l'enquêteur de la Séquanais. Il passe près de nous, gêné. Il est descendu du trottoir. Nous avons repris notre marche. Par quelle ruse est-il de nouveau là, derrière nous ? Par quel oubli l'avons-nous perdu quand il n'a pas cessé de nous observer ? Par quelle géographie inconnue qui nous dérobe soudain cette ville ? Gérard se retourne brusquement : «Quand aurez-vous fini de nous suivre ?». L'homme balbutie : «Je... je ne vous connais même pas». Gérard Le T... éclate d'un rire ironique : «Je vais vous donner ma carte, vous me donnerez la vôtre». Il ajoute : «Vous savez fort bien qui je suis et ma profession. Conseiller juridique...». Il ajoute avec la même ironie : «A votre service... On a toujours besoin d'un conseiller juridique, vous surtout». Soudain, le policier s'est emporté : «Laissez-moi travailler en paix...».

J'ai rencontré Simon Hénaff. Nous nous sommes salués. Lui aussi, il a connu Gérard Le T... Moins que moi. Il ne va pas manquer de me demander si je sais qu'elle cnoise. Je préfère ne pas connaître cette mort pour ne pas avoir à la dire, ce serait porter un coup à Gérard. J'ai hésité et ne me suis pas arrêté. Comme on est lâche devant la mort ! Tous ces euphémismes qu'on emploie, dont le plus lâche est le silence. J'ai pris un bock à l'Hôtel du Commerce, place Duquesclin, c'est là que nous nous donnions rendez-vous. Un instant, il m'a semblé que je l'attendais. J'ai failli demander au garçon de prendre patience, que nous allions commander ensemble... Ainsi s'installe-t-on dans le mort d'un autre. A pas de plus en plus rapides. Je me reprochais de croire à cette mort qui n'était pas même prouvée et l'instant d'après de ne pas l'accepter. C'était comme si moi-même j'avais donné le dernier coup, le seul Nimier, la même sanction que chacun

idéé lancinante. Gérard mort. Je la repoussais par lâcheté, comme par lâcheté je l'acceptais. Vefa dit que Gérard est mort. Elle n'en était pas tout à fait certaine. Cette hésitation, c'était l'essentiel. Depuis longtemps la mousse avait disparu dans le verre de bière. J'oubliais ma soif.

Mon courrier était sur la table de la cuisine, posé là par une aimable voisine. Il y avait au-dessus une lettre de Gérard Le T..., je le jure, la première lettre que j'ai prise pour ne pas l'ouvrir. C'était un signe, mais de quel destin ? Il vivait donc et rien ne pressait pour prendre un couteau, déchirer l'enveloppe. J'écartais la lettre, j'y revenais comme à cette idée qui n'avait cessé d'aller et venir durant mon retour jusqu'à L... «Gérard Le T... est-il mort ?». Cette lettre était une présence. Mais un mort aussi peut être présent. J'ai regardé le cachet, il était celui d'une ville du Midi. Qu'allait-il faire dans le Midi de la France ? La date est déjà ancienne. Gérard recula dans le temps, il n'a pas donné d'autres nouvelles. Les autres lettres étaient banales. C'était à la vie ordinaire, elles me prouvaient que tout sans moi pouvait se poursuivre. Pas tout à fait, on avait su m'atteindre dans mon repaire. Des factures, la note du téléphone... Combien de fois avait-il résonné dans le silence ? Mais si la vie sans moi n'avait pas changé, le monde sans lui n'était plus le même.

J'ai ouvert la lettre de Le T... Je tombe aussitôt sur ces mots : «Je mourrai jeune, je le veux. Je n'atteindrai pas mes trente ans... J'ignore ce qu'est la force de l'âge, que veulent dire ces mots ? Le temps ne fait que nous effriter ainsi que des ardoises d'écoliers. Je prends des bains de soleil et j'arrache des morceaux de peau. Bientôt, ce sera la chair...». Il vient de recevoir un prix littéraire.

Je téléphone à Vefa de Bellaing : «Gérard se rendait en Italie, en vacances, m'écrivait-il...». Je me mords les lèvres. Pourquoi ai-je emporté le passé ? Mais elle me confirme «Il serait mort d'un accident de voiture, un peu avant d'atteindre Menton. Sa voiture s'est écrasée contre un arbre».

Comment pourrais-je douter ? Je me dis qu'il a voulu cette mort, c'est ce que je pense à René Crevel, à Albert Camus, à Roger Nimier, la même sanction que chacun inflige, pour un échec qu'il demeure

seul à connaître. De quelle faille paie-t-il la rançon ? J'ai écrit jadis un court essai : Faille des humanismes athées et chrétiens. Pourquoi n'ai-je pas parlé de notre propre humanisme qui devait les assumer ? Gérard aurait-il reconnu la vanité de notre combat ? Il aura choisi le soleil. Cette fin dans le soleil... L'arbre aussi était un symbole. J'aurais pu revenir à Gérard. Il était de cette race d'hommes dont le goût violent de vivre n'est dépassé que par celui de la mort. Ils croient que celle-ci va parfaire leur vie au lieu de la démentir. Elle prouvera leur courage plus que leur lassitude. Mais ce n'est pas vrai, ils se trompent, personne ne peut aimer la mort pour elle-même, on ne veut fuir que la vie... la décrépitude. Ils ont observé leur première ride, des cheveux blancs, la barbe qu'on laisse pousser, on s'aperçoit qu'elle est d'un grison, est-ce que les femmes se tuent pour si peu de chose, elles qui accordent tant de prix à leur éclat ?

J'ai demandé à Guy Salaün plus de renseignements. «Vous vous trompez, dit-il, il s'agit bien d'un accident de voiture, pas d'un suicide. D'ailleurs, il n'est pas mort sur le coup, Gérard allait s'en remettre... — Oh ! ce n'est pas une preuve !». Comme si déjà j'étais désolé d'apprendre que cette mort n'est que de hasard. Mais Guy : «Ce n'est pas si simple. Le T... avait été transporté à l'hôpital de Menton. N'allez rien imaginer... D'après la gendarmerie, c'était un accident assez banal, le lieu de l'accident est connu, signalé... Vous savez comme notre ami roulait vite. Il avait été transporté dans le coma mais, selon la formule, il fut l'objet des soins les plus attentifs du médecin, un certain docteur Marchetti... Gérard est revenu à lui, il est sorti du coma. Son corps était vigoureux. Le docteur l'a pris en amitié. Il l'a fait sortir de l'hôpital pour qu'il achève de se remettre dans sa clinique, qui porte le nom des Oliviers. Gérard allait mieux, beaucoup mieux. Il avait téléphoné à sa mère, il annonçait son retour. Il faisait toutes sortes de projets, regrettant de voir ses vacances si mal achevées. Guy insiste (pourquoi ?) : «Non, ce ne peut être un suicide... Mais comment cet homme sauvé de la mort par des soins si diligents a-t-il pu mourir ? - L'histoire est simple et navrante. Le docteur Marchetti, son hôte, lui avait interdit de bouger. Gérard a voulu prendre un bain, cela ne doit pas vous surprendre. Il avait pour l'eau une sorte de tendresse, une amitié. C'est le soir, en rentrant, que le docteur Marchetti l'a trouvé mort dans sa baignoire... C'était un mois après l'accident. J'aurais dû me méfier. Guy ajoute : il ne restait au docteur qu'à signer le permis d'inhumation.»

Il est entré dans le cimetière de Saint-Enogat. Sa mère, sa vieille tante,

l'Abbé Robert, Camille Le Mercier d'Erme, quelques amis étaient là. Guy vous voit. Mais on vous savait en voyage, inaccessible...»

Ainsi qu'un reproche.

Tout n'est pas vrai, tout n'est pas faux. Dans cette histoire réelle où je mêle des inconnus et des noms qu'on peut vérifier, il m'arrive de ne plus savoir si je mens quand je me souviens, si je dis la vérité lorsque j'imagine. Les noms des personnes réelles ne sont pas ici pour faire vrai mais parce qu'ils s'imposent au narrateur dans le dédale de ses souvenirs, parce qu'on ne peut évoquer Gérard Le T... sans elles. Serge Lineau, Mireille ou Jean-Jacques Le Goarnic si Marchetti n'est pas Marchetti, qui change son nom, on va comprendre pourquoi. Je ne leur demande même pas pardon, évoquant tout à tour le souvenir de notre ami et les nécessités du récit, ce sont celles-ci qui m'obligent à aménager les faits, les dates et les gens. Afin d'ordonner le puzzle, et toute vérité est un puzzle. On s'étonnera, on ne manquera pas de demander : «Pourquoi inventez-vous ? Pourquoi ce coup de pouce au réel, pour le projeter en avant, ainsi qu'un acteur échevelé, dans de faux éclairs ? Ne suffisait-il pas de parler simplement de Gérard Le T... sans ajouter à sa mort un mystère, comme ces faux mystères maçonniques ? - Mais je n'invente pas ce mystère. J'invente, et je reste encore en deçà... Demandez à Serge Lineau. Je cite mes sources. Je m'efforce de dire, au-delà de l'apparence et des faits, l'image la plus exacte de Gérard Le T... Mais notre ami nous demeure à jamais en partie inconnu et sa mort est l'inconnue majeure de sa vie. Pouvons-nous décrire la partie sans dire comment elle s'est terminée ? Il faut donc parler de cette mort certaine et douteuse. Nous en sommes sûrs et le comment, le pourquoi une fois de plus nous échappent. Il nous faut alors supposer. Un tableau pour être exact doit d'abord être inventé. Il est construit, avec ses zones d'ombres et de clarté. Il s'agit de capter l'âme des êtres et des choses, et le réel profond du réel. L'imaginaire ne s'oppose pas au réel, au contraire, il le confirme. Le sens du réel et l'imaginaire se complètent et s'appuient l'un sur l'autre. Les mots, comme les couleurs ou la lumière, nous servent à faire sortir de l'ombre l'essentiel. Et l'art appartient à la fois à l'imaginaire et au réel. Il est le pont solide de l'un à l'autre.

Dans quelle mesure avons-nous le droit de parler d'un homme ? Pire, écrire sur un homme ? Il n'y a jamais que de fausses fictions. Est-ce parce que je suis Breton, comme il m'est difficile de m'en tenir au simple récit

des choses vues, à la description du réel ? J'ai besoin de les colorer par un feu qui va des braises à un embrasement général jusqu'à se saisir du Ciel, car les braises n'achèvent pas le feu, mais pour nous le commencement. Impossible de ne pas ajouter ma propre vision au récit banal de faits qui sans elle deviendraient insignifiants, dégageant une histoire plus vraie, non pas seulement symbolique, mais chargée de sens jusqu'à devenir son propre sens, celui d'une œuvre.

Je ne mens pas, j'invente. Un nouveau genre, le réel romancé. Un peu comme les journalistes... Ne confondez pas l'exactitude et la vérité.

Gérard a-t-il tout fait pour mourir ? A-t-on voulu le tuer ?

Gérard Le T... qui était le plus jeune conseiller juridique de France, s'était présenté à des élections législatives. Elle avait vite dépassé en retentissement cette circonscription rurale dont les journalistes cherchaient la place sur les cartes. Elle était le fief d'un homme vain qui interdisait à ses amis d'enfance de le tutoyer. Le plus important journal du soir, parce que Le T... était docteur de l'université de Sheffield, disait qu'il porterait au Parlement, s'il était élu, la perdue des juges britanniques, à laquelle il avait droit. Tout était bon pour le tourner en ridicule, mais on n'y parvenait pas. La candidature de Gérard Le T... était soutenue par des hommes de valeur, Pierre Mendès-France, André Philip dont le fils, Olivier, serait quelques années plus tard l'un des ennemis les plus perfides de la Bretagne.

Les concurrents de Gérard parlaient dans des salles vides. On venait nos voir. Des foules à la mesure de nos villages. Oh nous n'avions pas d'illusions ! On venait nous voir comme des curiosités, des hommes du passé égaré dans un monde en mutation, on cherchait toujours la perle, et parfois avec l'espoir de nous voir trébucher, devenus ridicules, on s'apprêtait à rire plus encore qu'à nous haïr, avec tous les tristes enseignés, nous ne pourrions vivre sans la France, au moment où l'on parle de supprimer les frontières, de faire l'Europe, vous voulez donc établir un rideau de fer, il nous fallait sans cesse répéter, dire avec patience les faits, dresser le tableau réel, décrire une situation que le peuple vivait sans la comprendre, et nous avions parfois d'heureuses surprises, des esprits qui montraient leurs blessures, parlaient de leur enfance et de leurs souffrances, découvraient soudain qu'on n'avait pas cessé de les tromper, que nous seuls

leur disions leur propre vérité, et comme alors ils nous demandaient d'aller plus loin, si bien que nous étions obligés de freiner leur marche, inventant de nouveaux liens, les enchaînant malgré nous, leur enseignant les dures nécessités du monde et les limites de notre combat, lisant leur déception quand nous devions simplement leur rappeler que la politique est l'art du possible. Il y eut cette réunion publique à Pont-Aven, dans la salle des Fêtes qu'encerclait la gendarmerie, avec l'espoir de nous emmener blessés l'ambulance déjà là, de nous ramasser, dit quelqu'un, à la petite culbère, et nous retrions avant tout débat les cendriers et les projecteurs éventuels. Il faudra que j'y revienne, Gérard aphone, c'était la cinquième réunion de ce dimanche, les deux tiers de la salle composés de nos adversaires résolus, gaullistes et communistes, étrangement désarmés soudain par l'intervention impetive du principal adversaire de Gérard, qui venait dire, preuve à l'appui selon lui, que nous étions plutôt des maolistes, que le mari de Mireille, la suppléante de Gérard, préconisait les mêmes remèdes de cheval, des communes populaires, comme en Chine, les infirmiers aux pieds nus, les étudiants aux champs, et la merde, la merde messieurs dames, entre vos mains... ils avaient eu une conversation au moment de rentrer les Joints, Jean-Jacques étendu sur la charrète comme un Roi fait nient, cette image venue de la classe enfantine porte toujours... Mais cela devait plutôt nous servir. J'entendis dans le brouhaha de la sortie quelqu'un dire : « Nous nous trompons, ils sont de même avec nous, communistes ». Ceux-ci croyaient alors à l'amitié chinoise pour l'U.R.S.S., ils ne soupçonnaient rien...

A Quimper, la veille du scrutin, il y avait bien mille personnes à venir nous entendre et bientôt applaudir. Si les urnes avaient été là, je ne doute pas que Gérard Le T... fût élu. Le chef local des gaullistes s'est approché : « Tout ce que vous avez dit était juste, je suis d'accord avec vous. Mais vous ne serez pas élu, nous y veillons. J'aimerais voter pour vous parce que vous êtes le meilleur, je ne le ferai pas demain, mais j'espère le faire aux prochaines élections et qu'alors vous serez notre représentant ». Le lendemain, nous n'avons eu qu'une centaine de voix, notre pourcentage le plus faible. Pourquoi nous avaient-ils acclamés ? Pourquoi, derrière le rideau noir, quand ils plaçaient leur bulletin dans une enveloppe de mauvais papier, étaient-ils retournés à leurs peurs, à leurs préjugés, à leur routine, à leurs vieilles erreurs ? Chiens évangéliques.

Il y avait là toute la différence entre ce que les hommes disent et ce qu'ils font. Je me demande où se

trouve leur vérité ? Non pas à mi chemin dans ce no man's land qu'est l'isolement où chacun paraît disparaître à lui-même pour qu'il y ait justement absence et délibération mais de qui ? quand le citoyen est en syncope puis pénétré par tous les ordres recus depuis l'enfance et bientôt harcelé par tous les chiens du Pouvoir, mais dans ces deux actes si totalement opposés, leur dire et leur action. L'élection est conservatrice. Nous trouvions devant nous des velléitaires. Je voudrais bien voter pour vous, qui méitez d'être élu. Je voudrais, disaient-ils. Je voudrais, c'est ne pas vouloir. Ils retournaient à leur vomissure. Chiens évangéliques.

Yvon C..., au sortir d'une réunion politique : « Vous avez effacé dix ans de haine et d'humiliation ». Ils ont peur, au dernier moment, devant ces faux notables assemblés ainsi que des juges derrière une table, ils ne peuvent se défendre de leur crainte devant un changement radical dont Le T... est seul la caution, et qu'ils espèrent de toutes leurs fibres en le redoutant. La prochaine fois, je voterai pour lui.

Il n'y aura pas de prochaine fois.

Tout pourrait décevoir Le T..., il passe outre. « Parce que j'ai répondu à cet imbécile, dans la salle, qui me disait que je devais bien connaître les prostituées bretonnes de Paris, puisque j'étais un de leurs maquereaux... vous êtes sans doute leur client... ». Le T... était descendu de l'éstrade dans le plus grand silence. Il avait abandonné le micro. La salle retenait son souffle. C'était là qu'on allait juger ce jeune homme dont on ne sait pas s'il est un étranger ou des nôtres. Il vient vers l'interrompteur. Ah ! celui-là, sûr, il n'est pas Breton. Représentant de commerce crâneur, géomètre, policier ? Petit homme de paille, une verrue au-dessus de la lèvre. Les joues couperosées. Gérard le regarde, Gérard parle sans élever la voix. Je vais vous dire pourquoi je suis venu à Paris. J'avais sept ans. A cause de la misère... A cause des Allemands. Mon père fut chassé par eux... Puis il parle longuement de la vie sordide de l'exil, de ces femmes usées qui crurent un jour trouver un peu de bonheur sur une rude poitrine, qui ne furent que dupes... A travers elles, c'est toute la misère des femmes et toute la misère d'un peuple qu'il évoque... Le T... continue à voix basse. Mais vous, vous ne savez pas ce qu'est le Nid ? Pourriez-vous nous dire ce qu'est le Nid ? Une association pour le relèvement des prostituées. Chacun, dans cette salle, est-il certain que sa fille ou sa sœur, aujourd'hui, demain... Plus tard, j'ai dit à Gérard : « Tu l'as écrasé... ils ont applaudi... Mais tout mon discours, comme il les a peu

touchés ! Pourtant, il était prononcé pour eux, non pour ce provocateur, un Parisien, et sans doute un filic. J'en arrive à préférer les injures à leur bruyante approbation. Ils n'ont applaudi qu'une réplique, le mot de client... Je suis sûr que ce Parisien qu'ils méprisent mais envient pourrait se présenter, ils voteraient pour lui après m'avoir approuvé ».

Il ne se trompait pas. La Bretagne ou les Bretons ? C'était pour eux que nous nous battions, ils le sentaient bien, mais la Bretagne leur importait peu. La France les préoccupait davantage. C'est toujours le même problème ou peuple ? Bretons, ils nous aimaient, ils débordaient d'une chaude fraternité que le Français en eux venait détruire. La France comptait plus que la Bretagne dont certains ignoraient même le nom de Breizh. Ce qu'ils étaient, et qu'ils étaient pleinement, et qu'ils vivaient, ils l'ignoraient. Nous venions décoller leurs yeux qu'ils tendaient au Marchand de sable... ils chérissaient une abstraction, construite à leurs détriments.

Il est très intelligent. Il est fou. Les jugements étaient fort différents. Gérard serait l'un ou l'autre. Non pas fou, mais fou à lier. Il y a dans la folie un grandeur dont il était exclu par les mots. Les imbéciles ne la voyaient pas, qui parlaient toujours de folie. Ils ne comprenaient pas qu'on pût être autonomiste et intelligent, mieux, qu'intelligence exigeât ce principe et cet engagement. Les jugements jugent les juges. Des visages devenaient clairs devant Gérard, ils unissaient le bonheur de l'enfance à celui d'une découverte et parfois d'une maturité. Je voyais s'épanouir les justes. Ils le jugeaient savant, habile, courageux. Ils le devenaient eux-mêmes sans s'en rendre compte. Déjà, ils avaient cessé de le juger pour le suivre et j'étais l'un d'eux. C'était un bon preneur de rats, alors, je ne veux parler que pour moi, moi... Il savait rompre sans se fâcher ni fâcher son partenaire, maître dans cet art de la rupture qui est le plus difficile de tous les arts d'aimer, mais où Don Juan excelle, avec le minimum de sanglots. Chacun garderait de lui, non pas un souvenir, mais un regret qui s'exaltait longtemps après comme si l'amour n'avait fait que croître durant cette absence. Elvire croyait pouvoir le reprendre, comme si c'était hier qu'ils

s'étaient quittés, elle s'apercevait qu'elle n'avait pas cessé de l'attendre. Elle mesurait alors qu'elle l'avait beaucoup plus aimé qu'elle n'avait cru, elle en était heureuse. Mort, il continue à faire partie de sa vie. Celle de Gérard est tissée d'abécences...

Ce jeune homme, à Bannalec, leader des Jeunesses communistes, nous rejette avec les arguments les plus scolés : « Vous voulez revenir au passé. Le Moyen-Age... ». Voilà le grand mot lâché. Ce Moyen-Age dont il ne sait rien et que nous entendons de village en village, dans ces campagnes qui en étaient moins éloignées qu'il les ne croient, nous l'avons parfois rencontré. Et derrière qui s'abrite-t-il ? Son père, parce que son père fut déporté. Il n'a retenu que cette leçon du père, il n'a à la bouche que l'exemple du père, qu'il aurait autrement haï, qu'il hait peut-être en secret. De quoi se défend-il ? du passé. Nous lui parlons du présent, de l'avenir.

Les déceptions ne manquent pas à Gérard Le T... Ronan Le Pôher et Yann-Cheun refusent de lui serrer la main quand ils le rencontrent à Quimper, alors qu'ils étaient ses jeunes disciples. Il les a vraiment formés. Il dirigeait la revue Labour puis Dispatch qui entraînait l'Emzav dans une voix nouvelle. Elle serait celle de leur génération. Que lui reprochaient-ils ? De ne pas épouser leurs querelles, ils avaient tourné le dos à Doué, à Mordrel, leurs anciens, ils les reniaient parce que Fouéré et Mordrel et quelques autres étaient de trop lourds handicapés, disaient-ils. Ce qu'ils avaient fait ou plutôt ce qu'ils avaient vécu leur importait peu, ils s'en moquaient, ils n'étaient pas sensibles qu'à ce qu'on en dit, ils avaient cette fâblesse, déjà, de se soumettre à l'opinion publique plutôt que de corriger ses erreurs. Quand ils allaient de porte en porte, dans les H.L.M. et qu'on leur jetait à la face le nom de Fouéré et qu'ils se défendaient de le suivre, ah ! le travail était bien fait, Fouéré était devenu l'homme à abattre plus encore que Mordrel en exil, si lointain, tellement discrédité qu'on ne l'invoquait même pas, ils tournaient le dos à Fouéré, davantage, ils faisaient plus que le renier, ils le dénégation, ils inventaient au besoin un représentant du capital en Irlande, un ennemi dont l'I.R.A. avait détruit l'un des vaisseaux, quand le malheureux vivait dans le dénuement, je l'avais vu vendre des frites sur un trottoir de Dublin... au moins, disait-il, je peux en manger de temps en temps un cornet... Gérard ne s'est jamais abaissé à l'abaïsser, je l'aurais pas suivi, il avait une autre conception de la vie politique, une autre noblesse : « Il s'agit plutôt de les défendre, dire la vérité. Ne pas entrer

dans le jeu de leurs ennemis qui sont aussi vos adversaires, qui ne manquent pas demain d'être vos ennemis... c'est de Mordrel, de Fouéré que vous êtes les plus proches parce qu'ils ont exprimé l'essentiel, ne vous trompez pas... N'ajoutez pas une pierre à leur fardeau ». Ronan et les siens capitulaient. Eux aussi, devant le « pas d'ennemi à gauche », ne pas faire mal à Gobetquidan, ne pas désespérer l'Arsenal... Quand Gérard Le T... était un homme de gauche, authentique, passionné de justice et de liberté, un homme vrai. Il reprenait le mot de Lénine : « La vérité seule est révolutionnaire ». C'était dire que Mordrel et Fouéré n'étaient pas des traîtres, des suppôts du Diable. Ils ne s'étaient battus que pour leur pays. Alors pourquoi dire que cet homme pauvre est l'agent du Capital, que cet autre a vendu la Bretagne aux Allemands quand il n'a cessé de la défendre contre eux, avec plus de risques que d'autres ? Ne soyez pas victimes des apparences quand je vous ai ouvert les yeux. Ils allaient devenir des politiciens de province puisque la Bretagne n'était pour eux que province.

Des mois ont passé. Serge Linaea : « Vous y croyez, vous, à cette histoire, à cette mort de Le T... dans nouvelle. Elle serait celle de leur génération. Que lui reprochaient-ils ? De ne pas épouser leurs querelles, ils avaient tourné le dos à Doué, à Mordrel, leurs anciens, ils les reniaient parce que Fouéré et Mordrel et quelques autres étaient de trop lourds handicapés, disaient-ils. Ce qu'ils avaient fait ou plutôt ce qu'ils avaient vécu leur importait peu, ils s'en moquaient, ils n'étaient pas sensibles qu'à ce qu'on en dit, ils avaient cette fâblesse, déjà, de se soumettre à l'opinion publique plutôt que de corriger ses erreurs. Quand ils allaient de porte en porte, dans les H.L.M. et qu'on leur jetait à la face le nom de Fouéré et qu'ils se défendaient de le suivre, ah ! le travail était bien fait, Fouéré était devenu l'homme à abattre plus encore que Mordrel en exil, si lointain, tellement discrédité qu'on ne l'invoquait même pas, ils tournaient le dos à Fouéré, davantage, ils faisaient plus que le renier, ils le dénégation, ils inventaient au besoin un représentant du capital en Irlande, un ennemi dont l'I.R.A. avait détruit l'un des vaisseaux, quand le malheureux vivait dans le dénuement, je l'avais vu vendre des frites sur un trottoir de Dublin... au moins, disait-il, je peux en manger de temps en temps un cornet... Gérard ne s'est jamais abaissé à l'abaïsser, je l'aurais pas suivi, il avait une autre conception de la vie politique, une autre noblesse : « Il s'agit plutôt de les défendre, dire la vérité. Ne pas entrer

— Gérard Le T... n'avait pas d'ennemis.
— Mais des adversaires. Jusqu'au jour où ils ont pris sur vous. Ils ont le bras long. Un adversaire au pouvoir devient un ennemi. Etienne Chinon...
Serge poursuit. Les gens qu'il interrogeaient haussaient les épaules : « Vous ne saurez rien. Oui, il s'en passe de drôles dans la clinique du docteur Marchetti... Bouche cousue, hein ! Je n'ai même pas dit cela. Je soutiendrais le contraire... ah ! si on pouvait parler ? On le fera dans combien d'années ? Quand le scandale des scandales éclatera. Tant de morts aussi mystérieuses que celle de votre ami... ».

Serge ajoute : « Les gendarmes eux-mêmes... nous, on ne sait rien... allons donc ! on voyait bien qu'ils étaient au courant... Adressez-vous au Procureur de la République... C'est fait. En pure perte... Darné ! comment pourrait-il se dresser contre le docteur Marchetti ? Ils sont peut-être d'un parti opposé, mais ce qui les sépare ne compte pas, c'est beaucoup moins important que ce qui peut les unir... Tout de même, Marchetti n'est pas membre du S.A.C. - Peut-être, mais de l'O.A.S. Tout franc-maçon qu'il soit... ».

Gérard Le T..., mort noyé ? allons donc, pourquoi avait-il un foulard autour du cou ?

« Quelqu'un : « Je l'ai retiré quand je suis resté seul, un moment, très vite... Des traces de strangulation... ».

Serge hésitait. Il se trompait peut-être quand il cherchait des raisons politiques...
La clinique des Oliviers est à la sortie de la ville qu'elle domine de ses hautes fenêtres et de ses terrasses, de sa tour carrée aux créneaux gibelins. C'est une villa cossue bâtie à l'italienne à la fin du siècle dernier. Elle dort repue, insolente, dans le soleil, qui pourrait croire à quelque mystère ? Les buissons d'aloès ne sont pas assez épais, entre des cailloux blancs, ne laissent pas de traces, ils mènent à des bancs de pierre. C'est un crissement de cigales. Des lézards glissent entre les pierres, affarouchés. Le docteur Marchetti s'avançait vers vous, la main tendue...

Des cyprès escaladent la colline, pareils à des séminaristes en promenade. La mer, là-bas, paraît éternellement bleue, dans cette lumière de soufre.

C'est le pays où Katherine Mansfield, malade, droguée, est venue vivre pour mourir. Longtemps avant Gérard Le T... Le docteur Marchetti serait-il un autre Gurdjeff ?

Il est habillé de blanc. Il porte des chausures d'été, presque transparentes. Il était le Diable blanc, - ô défendre, dire la vérité. Ne pas entrer

— Gérard Le T... n'avait pas d'ennemis.
— Mais des adversaires. Jusqu'au jour où ils ont pris sur vous. Ils ont le bras long. Un adversaire au pouvoir devient un ennemi. Etienne Chinon...
Serge poursuit. Les gens qu'il interrogeaient haussaient les épaules : « Vous ne saurez rien. Oui, il s'en passe de drôles dans la clinique du docteur Marchetti... Bouche cousue, hein ! Je n'ai même pas dit cela. Je soutiendrais le contraire... ah ! si on pouvait parler ? On le fera dans combien d'années ? Quand le scandale des scandales éclatera. Tant de morts aussi mystérieuses que celle de votre ami... ».

Serge ajoute : « Les gendarmes eux-mêmes... nous, on ne sait rien... allons donc ! on voyait bien qu'ils étaient au courant... Adressez-vous au Procureur de la République... C'est fait. En pure perte... Darné ! comment pourrait-il se dresser contre le docteur Marchetti ? Ils sont peut-être d'un parti opposé, mais ce qui les sépare ne compte pas, c'est beaucoup moins important que ce qui peut les unir... Tout de même, Marchetti n'est pas membre du S.A.C. - Peut-être, mais de l'O.A.S. Tout franc-maçon qu'il soit... ».

Gérard Le T..., mort noyé ? allons donc, pourquoi avait-il un foulard autour du cou ?

« Quelqu'un : « Je l'ai retiré quand je suis resté seul, un moment, très vite... Des traces de strangulation... ».

Serge hésitait. Il se trompait peut-être quand il cherchait des raisons politiques...
La clinique des Oliviers est à la sortie de la ville qu'elle domine de ses hautes fenêtres et de ses terrasses, de sa tour carrée aux créneaux gibelins. C'est une villa cossue bâtie à l'italienne à la fin du siècle dernier. Elle dort repue, insolente, dans le soleil, qui pourrait croire à quelque mystère ? Les buissons d'aloès ne sont pas assez épais, entre des cailloux blancs, ne laissent pas de traces, ils mènent à des bancs de pierre. C'est un crissement de cigales. Des lézards glissent entre les pierres, affarouchés. Le docteur Marchetti s'avançait vers vous, la main tendue...

Des cyprès escaladent la colline, pareils à des séminaristes en promenade. La mer, là-bas, paraît éternellement bleue, dans cette lumière de soufre.

C'est le pays où Katherine Mansfield, malade, droguée, est venue vivre pour mourir. Longtemps avant Gérard Le T... Le docteur Marchetti serait-il un autre Gurdjeff ?

Il est habillé de blanc. Il porte des chausures d'été, presque transparentes. Il était le Diable blanc, - ô défendre, dire la vérité. Ne pas entrer

— Oh ! le non-dit, on l'interprète à sa guise... Gérard sortait du coma, le docteur lui avait interdit...
— Gérard n'a commis aucune imprudence ou plutôt n'est-il pas mort de cette imprudence. Il ne s'est pas tué comme vous l'avez cru. Cette mort est un meurtre.

— Quoi ? un meurtre... que me dites-vous là ?
— Un assassinat...
Je suffoque. Serge est un homme sérieux, un peu grave, aux cheveux grisonnants. Mais il est un artiste de talent, — pourquoi ce « mais » ?

— En êtes-vous sûr ? Qui accusez-vous ? Doit-on le dire à sa mère ? porter plainte, se porter partie civile ? Il faut poursuivre les assassins.

— Vous savez bien que la justice sera pour eux.
— Nous devons connaître la vérité.
— Soyez certain que d'autres la paient. Ils ne la connaissent que pour la cacher.

— Vous savez bien que la justice sera pour eux.
— Nous devons connaître la vérité.
— Soyez certain que d'autres la paient. Ils ne la connaissent que pour la cacher.

— Vous savez bien que la justice sera pour eux.
— Nous devons connaître la vérité.
— Soyez certain que d'autres la paient. Ils ne la connaissent que pour la cacher.

— Vous savez bien que la justice sera pour eux.
— Nous devons connaître la vérité.
— Soyez certain que d'autres la paient. Ils ne la connaissent que pour la cacher.

héroïne ! - aux sourcils charbonneux. Le regard est dur, la bouche souriante. Mais il faut pour le décrire ainsi supposer, savoir... rien, quand vous l'abordez, en haut des marches, essoufflé, dans son haut-le-corps, quand vous commencez à parler, rien ne vous autorise à douter de ses mots : « Le T... et moi, nous sommes vite devenus amis ». Parce qu'ils étaient francs-maçons ? Je sais le charme que possédait Gérard, ce charme qui dissipait les querelles, l'animosité... Je l'ai vu entrer dans des fermes ainsi qu'un rai de lumière, la vie soudain paraissait un peu moins hostile. Il était pauvre parmi les pauvres qui devenaient pourtant sa richesse. Ils écartaient le banc de la table, ils ne disaient même pas « Assieds-toi » puis- qu'ils savaient n'avoir pas besoin de le dire, il était des leurs, les enfants ne se cachèrent pas entre l'horloge et l'armoire, les femmes par honneur pour lui retrairent en cachette leur tablier...

Chacun était heureux de lui donner ce qu'il y avait en lui de meilleur, un mot difficile à prononcer, dont on ne comprenait à peine le sens, mais qui prouvait qu'on avait été à l'école, un verre d'eau-de-vie, la dernière lettre du gars... Mais la femme insistait pour qu'on prit le café qui passait dans une chaussette noire, une beurrée. Gérard disait ce qu'il fallait faire pour la vaine pature, à qui s'adresser pour que le fils puisse guérir... Les hommes de terre pourraient dans un wagon, en gare de Marseille. Il fallait écrire... passez-moi une feuille de papier, et c'était un grand arroi, on a si peu l'habitude d'écrire... Je les dérange, songeait-il, j'ai tort, je devrais avoir du papier, une enveloppe. La prochaine fois... Mais il n'avait pas voulu entrer avec une sacoche, comme le contrôleur du lait. Il ne tendait pas la main comme le docteur Marchetti, il n'avait pas besoin de ce geste pour qu'on eût confiance, qu'on fût tout de suite en amitié, ainsi qu'on dit dans le Midi, ah ! pourquoi est-il mort ? Il était l'une de nos chances.

Quoi de plus naturel que le docteur Marchetti ait amené Gérard Le T... à poursuivre chez lui sa convalescence ? Vous vous remettez plus vite.

Mais quels étaient les patients de Marchetti ? Aucun n'était du pays, « il soignait des maladies bizarres, pas les nôtres. Nous nous serions bien gardés, malades, d'y mettre les pieds, disaient les habitants des villages voisins. Nos pieds seraient sortis devant nous, comme on dit... On aurait plutôt attrapé leur mal ».

Les malades venaient parfois de très loin, de l'Orient, d'Arabie, est-ce qu'on sait ? Parmi eux, il y avait la fille d'Etienne Chiron, le ministre... Vous commencez à comprendre ? Gérard Le T... était l'adversaire de Chiron. Il s'est

présenté contre lui aux municipales, il a bien failli le faire battre. S'il perdait sa place de maire, je n'aurais pas donné cher de celle du ministre. Oh ! Le T... ne pouvait pas être élu, pas encore, pas cette fois-ci, n'est-ce pas ? Mais il a mis l'autre en ballottage. Chiron ne lui aura pas pardonné. Et surtout, surtout, il a révélé certains agissements de Chiron, pas très propres. Des abus d'autorité, des compromissions...

— Qu'est-ce que Mademoiselle Chiron vient faire ? Un hasard...

— Pas du tout, elle suivait une cure de désintoxication. C'est, paraît-il, la spécialité de Marchetti... La clinique des Oliviers sert à ça et peut-être autre chose, pas ce que vous pensez, autre chose. Un laboratoire... morphine bas...

— Mademoiselle Chiron ?

— Vous ne savez pas... elle était droguée. Morphine, justement.

— Croyez-vous que Le T... eût aimé cette jeune fille ? Je peux le dire maintenant, il était l'amant de B..., une dame fort connue en politique, un des dirigeants du nouveau parti... Pouvait-il aussi être le rival de Marchetti ? En si peu de temps ?

— Bien sûr que non. Le T... a dû découvrir que la clinique était au service de la drogue plus que des drogués. C'était là qu'on la fabriquait et le docteur y contribuait. De gré ou de force, on le saura plus tard. Chiron a fini par le savoir. Il ne se doutait pas, quand il envoyait sa fille auprès du docteur... c'était un piège, elle devenait prisonnière de cet enfer blanc... Le ministre et Marchetti se tenaient l'un et l'autre par la barbichette. Chacun était la chanson de l'autre. Je te rendrai ta fille si tu te tais.

— Quel pouvait être chacun de ces gages ? Comment le ministre aurait-il pu protéger le docteur ? Quand celui-ci, au lieu de guérir sa fille...

— Ne m'en demandez pas davantage. Je ne sais rien, je ne sais plus rien si même j'ai su quelque chose... Des suppositions...

— Il faut poursuivre l'enquête... Des affirmations sans preuve, est-ce que cela compte ? Mais qui donnera jamais preuve quand il est chargé de l'effacer ? Qui a intérêt à nier ?

Cela ressemblait à une affaire balzacienne...

« Pourquoi n'ai-je pas demandé une autopsie ? dit Serge Lineau. Devions-nous avertir la mère de Gérard ? Elle était effondrée... Gérard était son seul fils, son unique enfant. Cette belle femme avait vieilli de vingt ans... Surtout nous nous sentions impuissants. Je doutais... ».

Et moi aussi, je doutais. Ceci est un conte, me disais-je. Serge Lineau invente. L'histoire tient debout mais sur des bases trop fragiles. En même temps trop lourdes, trop épaisses. Pareilles à de gros cordages pourris. Serge a beaucoup d'imagination. C'est un artiste. Je relis la lettre de Gérard : « Je n'atteindrai pas trente ans... Je ne veux laisser que le souvenir d'une jeunesse qui ne s'est pas compromise. Parce que je suis sur le déuil. Déjà, je me suis trop mêlé au jeu politique. Il exige le bandeau de colin-maillard où comme les trois singes qu'on se bouche tour à tour les oreilles, le nez et la bouche. Je ne me suis pas encore sali mais comme on a hâte de m'entraîner dans le bain commun. Même B... Et pourtant, j'ai désiré jouer un rôle ! La solution des problèmes est toujours politique, sinon métaphysique. Les problèmes de droit, surtout. Je n'ai pas tardé à m'en rendre compte. Mais c'est plus subtil à déceler que l'économie politique ou que les rapports sociaux... ».

Il revenait à cette idée d'en finir avec une activité épuisante, par un fin qui eût été un geste de protestation beaucoup plus que de renoncement. Etait-ce prescience ou le signe d'une volonté ? C'était bien mal connaître Gérard que de croire qu'il eût utilisé, contre un adversaire politique, un crime de droit commun. Justement, ils le connaissent à peine. Ils lui prêtent leurs propres intentions, ce qu'ils auraient fait à sa place et que pouvaient tenir Chiron, ils ne pouvaient croire que ce jeune homme se bondit pas sur sa proie. L'occasion leur était donnée, à Chiron aussi, de supprimer ce témoin, ils en auront profité. Ils ne connaissent pas ses scrupules.

Je cherche les raisons immédiates qu'il pouvait avoir de se tuer, hors de cette malédiction qu'il jetait lui-même sur ses épaules, et je trouve celles qu'on avait de le supprimer.

« Je ne veux pas d'une vie qui soit une trahison de la vie, m'écrit-il. Au delà de trente ans, toute vie est médiocre jusque dans sa gloire. Mon pauvre orgueil excède ma gloire... ».

S'il ne s'est pas tué, il aura offert sa gorge.

Nous mourrons de plusieurs morts ensemble.

Mais non, il aurait refusé cette mort qu'on lui apportait, ainsi qu'un lacet chinois.

Socrate avait accepté la ciguë. Il voulait que cette mort obligatoire lui appartint. Il se reconnaissait coupable mais de quoi ? Ne pas suivre la loi commune quand on l'estime mauvaise.

Qui détestait le secret de cette mort ? La seule personne qui parlerait, qui accepterait de parler, ne pouvait être que Lyliette, la fille de Chiron.

Serge est allé à Menton. La jeune fille avait quitté la clinique où Gérard Le T... était mort. « Son père est venu la chercher » lui dit-on. Il était aisé d'imaginer la scène, deux hommes de main en uniformes d'infirmiers. Le docteur Marchetti avait toutes raisons de se taire, autant que Chiron. Pas de vague. De grâce, évitons le scandale. Il fallait maintenant interroger les proches de Lyliette, les domestiques de Chiron. C'était se faire remarquer. Et que savaient-ils ? Ils n'avaient pas été à Menton. Ils ne pouvaient rien savoir puisque la mort de Gérard Le T..., dont ils ignoraient sans doute le nom, s'était passée à deux cents lieues de là. L'un d'eux accepterait-il de permettre à Serge d'interroger la jeune fille ? « Mademoiselle Chiron n'est pas là » était toujours la réponse. Nous ne disposions ni d'argent ni de temps.

Nous n'avions aucun moyen pour atteindre Lyliette Chiron et l'obliger à parler. Au reste que savait-elle de Gérard ? Tout indique qu'ils ne furent pas amants. Elle a dû l'apercevoir, elle ne l'a pas vu. Il ne sortait pas encore de sa chambre où sans doute elle n'est pas entrée. Elle vivait là, enfermée dans son royaume traversé d'orages qui lui suffisaient. Sa vie se déroule dans l'horreur mais au seuil du Paradis. La démarche de Serge aurait surtout avéré de nos doutes Madame Le T... N'était-ce pas inutilement l'inquiéter ? Elle pouvait vivre dans l'ignorance mais elle serait morte dans un combat pour la vérité. Je penchais pour le combat, dût-il amener la fin de cette pauvre femme, mais comme un dû à la vérité autant qu'à Gérard. La douleur serait d'une autre essence et peut-être serait-ce aussi lui donner un raison de vivre ? Je voulais connaître la vérité de cette mort. Qu'ajouterait-elle au souvenir de Gérard ? Allait-elle défaire le portrait ?

Quel journal accepterait de poser la question et nous mêmes, accepterions-nous ce moyen ? A qui nous adresser, Minute ou Le Canard enchaîné ? Morvan Lebesque pourrait nous aider auprès du Canard. La mort de Gérard Le T... ne devait pas servir les adversaires d'Etienne Chiron qui ne demandait qu'à se servir de Gérard Le T... Ils se moquaient de Gérard Le T... quand il avait combattu Chiron les mains nues, sa mort ne serait pour eux qu'une occasion de chantage.

Ainsi que Serge, j'avais trop de respect pour Le T... pour permettre à d'autres, qui l'avaient toujours bafoyé, de se servir de cette mort. A Chiron nous accordâmes un surris.

Je suis parti, revenu, de nouveau parti. C'était ma vie, les nécessités de vivre, - était-ce bien nécessaire ? Je n'oubliais pas Gérard Le T... Il m'attendait dans des villes inconnues, il

m'avait donné rendez-vous dans des chambres sombres et humides qui sentaient le renfermé, sur les bancs des squares poussiéreux, sous des auvents de toile à Syracuse ou Athènes, derrière un pilier de Palmyre. Cet homme qui s'avancit, dans la foule du Prator, et que j'appelais par son nom, c'était lui, pourquoi ne s'est-il pas retourné ? Dans l'ombre d'une église ou glissant sous les arcades de Bologne, il me semblait l'apercevoir. Il serait de ces morts toujours vivants ainsi que Xavier Grall aujourd'hui, ils ne se sont pas connus mais nous accompagnent invisibles mais toujours présents et chacun d'eux désormais s'exprime par notre bouche « Je suis toi » disent-ils tandis que j'ajoute : « O Mort, sois digne de moi ! ».

Vingt ans ont passé depuis la mort de Gérard Le T... On ne comprendra pas notre silence, pour quoi nous n'avons pas remué ciel et terre pour connaître la vérité, même si nous ne cherchions pas une revanche ou une vengeance. Nous ne nous sommes pas tus. Nous avons cherché. Mais toutes les portes étaient fermées sinon celles de quelques maîtres-chanteurs patentés. N'oubliez pas quel était alors l'état de la France, une dictature déguisée. Notre demande était sue, elle inquiétait ici et là, tous les barbouzes en éveil. C'était le régime qu'en dernier ressort nous mettons en cause et, au-dessus, la raison d'Etat. La mort de Le T... si elle était un meurtre, commis à l'instigation d'un ministre, - pour une médiocre vengeance ou pour couvrir quelque trafic effroyable que notre ami aurait découvert, - devait dans l'intérêt du pouvoir demeurer à l'écart de l'opinion, du système, comme Le T... lui-même, de son vivant, s'était tenu à l'écart, ou plutôt on l'avait tenu.

Je suis persuadé aujourd'hui que bien des crimes nous sont ainsi dérobés qui mettraient en cause, de près ou de loin, les hommes des pouvoirs. Ils ne sont pas directement responsables, mais compromis, toujours compromis, je ne sais comment leur âme s'accorde d'une fausse innocence. Les mains grises, les mains à peine tâchées. Il n'y aura pas de preuve. Il s'agit de fermer les yeux, de se dérober à la recherche de la vérité. Aujourd'hui, je te protège, tu me protégeras demain. Chiron peut tomber, il tombera, nous sommes devenus complices, il est trop tard pour ranimer cette affaire vite oubliée. Je mesurais à chaque instant dans cette enquête notre faiblesse, celle du citoyen devant les pouvoirs. Il n'y avait jamais de réponse. Les pouvoirs entre eux pouvaient se combattre, ils devenaient solidaires dès que quelqu'un osait questionner l'un d'eux et le mettre en cause. Je préférais laisser à Gérard son

intention de mourir, toutes les raisons de transformer, pour lui seul, sa mort en victoire, même si cette mort était notre défaite. Je reprenais sa lettre. Il parlait de Cùhulainn, le héros irlandais, qui était mort jeune, lui aussi. Mais Cùhulainn sortait apaisé de sa cuve.

Alain GUEL.

Les passages (télévisés) d'Héguir K.

Françaises, Français... En ce jour d'hiver achevé, hiver bien désenchanté - pendant que Mitterrand se les réchauffait en Afrique -, la France l dont nous nous enorgueillissons tous, la France fièrement dressée sur les barreaux de son échelle cocardière, d'aujourd'hui et de demain, la France l qui, et que, et quoi qu'est-ce, depuis des millénaires et des millénaires (voire des siècles), Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, bonsoir...

Ce matin en Pologne, Lech Valé, dans une conférence de p... la France l multiple et joyeuse dans ses bataillons d'infanteries libanaises... Ce matin toujours, au programme du Conseil des Ministres, à l'Elysée, un rapport du Secrétariat d'Etat au Ministère de l'Intérieur sur les bavures poli... la France l Son coq, son abeille, son veau populaire, son locataire Quillot, son bon apparté... Réunion à Genève entre les deux Grands, l'Union Soviétique et... la France l la plus ancienne démocratie - parmi celles qui datent de la Commune - qui, nous le sùmes tous, fut jusqu'à nos jours la proue du monde révolutionnaire... Français... Vincennes, cet après-midi : il fallait Grève chez Renault qui a démarré cet après-midi (Renault ?), grève déclenchée à l'appel des syndicats CGT... la France... et CFTD, grève générale, peu suivie, la direction ne... le CNPF, quant à lui... la France l Pays de justice et de

culture, c'est-à-dire juste une culture : «Mon père, ce héros au sourire si doux, suivi d'un seul hussard qu'il aimait entre tous...» (Suivi d'un seul Breton, Camp de Conlie and C° parcourait à cheval, le soir d'une bataille, un champ couvert de morts...) La France l mon héros au sourire si doux... Hold-up à la Caisse d'Épargne, en plein Paris, les gangsters s'enfuient en renversant les piétons, mais la police, tuant tout sur son passage, ne les... La France l Pays francophone. Comme partout dans le monde, avec ses belles provinces : sa Glorieuse Lorraine, ses orqueillaux crassiers du Nord, sa chaude Méditerranée, sa petite Bretagne folklorique, son Poitou pittoresque... Drâme au large des côtes britanniques : un chalutier breton disparaît en mer d'Irlande, avec dix hommes d'équipage... des recherches sont entreprises mais, vu le manque de subvent... la France l Pays riche. Sous-marins atomiques. Bientôt la quatrième chaîne. Deux millions de chômeurs (mais en Allemagne, il y en avait sept millions - avant Hitler...).

Le tiercé enfin, à Vincennes, cet après-midi : il fallait jouer le... la France l Un peuple vaillant. Des hommes, des femmes. Des femmes, de Pigalle, portugaises... Des femmes l du Maghreb. Des Bretons, des légionnaires... Le temps demain, pour clôturer ce journal de vingt heures :

un temps pluvieux dans l'Ouest, en particulier en... la France l ...en Bretagne. Sur le reste du pays, temps ensoleillé, ciel bleu, avec tout de même quelques éclaircies passagères.

La France, d'ailleurs, tempérée l Libre, la France libre l La France diversifiée mais solidement unie autour de sa capitale : Rennes l Euh... La France l Paris... 400 000 Bretons... qui sont une blonde, qui valent bien une messe, et une maison de la culture chiraçquienne... Le prestige des tribus gabonnaises, les gloires de la Martinique. Nos ancêtres de Gaulle l Jeanne d'Arc. Gambetta. Louis XIV. Versailles. 89. L'Etat Français. La déconcentration, les Commissaires de la République. La Nantes française. (Les mythes n'ont pas besoin de verbes pour être). La France éternelle. Ses Bretons, sales et idiots pour l'ensemble. Sa Beauce l Sa Champagne vivante l Sa culture universelle l Télévisée pour un quotient intellectuel de 90, qu'on boit sous les tonnelles... Et sa Java bleue.

L'attentat de Roc-Trédudon... La France l Bretonnes, Bretons... Cette France forte et tranquille qui nous, qui vous, qui me... Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, bonsoir, ...il est à refaire l

Notes pour le Futur souvenir

- Izili ar juri Priz Lennege Langleiz, bodet e Roazhon d'an 12 a viz du 82, o deus bibabet da loread ar blaz-man Jef PHILIPPE, eus Kergrist-Moñlou, evit e zastumad barzhonegoù a vo embannet er miziu a zeu gant an Embannadurioù Al Liamm.

- A Contre Silence. Ecritures en marche. Edité par l'association «Poésie d'abord». Des textes de Jean-Noël Guano (écrite à Christian Bulging, 8 rue de la Montagne 44000 Nantes).

- Mensual 25. Terra d'asiles. Héritier du surréalisme belge ? Photo-montages. Et des poèmes de Daniel Robert, né le 22 mars 1952 à Nantes, mort accidentellement en 1981.

- Le Triscèle. Septembre 1982, cantos 2.033 ème année de la Résistance anti-romaine. Le réveil des nations compté en millénaires. Il y aurait 90 millions de Celtes (?). Nouvel impérialisme, incorrigibles ces Français, - pardon, ces Gaulois. Mais la Bretagne dûment intégrée dans la France. Elle n'apparaît pas comme une de ces nations qui doivent renaitre quand Galle et Wallonie sont reconues à part entière.

Ce numéro spécial consacré à l'Occitanie veut nous convaincre que cette partie de la Gaule fut tout autant celtique et entend le demeurer. Nous, on veut bien. Mais le problème occitan ? Il est tout de même plus complexe que la recherche par les toponymes de ces lointaines origines. Nous ne pouvons que nous méfier d'une tentative de récupération du combat breton. Comme Pierre Sidos et la vieille Jeune droite ont récupéré la croix celtique, comme on commence à le voir pour le Triskell devenu triscèle. Les symboles ne sont pas innocents. Encore moins ce jeu politique qui tend à détourner notre combat pour l'absorber à son profit et capter les forces vivantes de Breizh. Il y aurait long à dire et sans doute devons nous le dire. Quand nous avons déjà tant de peine à maintenir en Bretagne ce qui demeure celtique l

On connaît l'antienne illustrée par le fameux chanoine Falc'hun. Breton deux fois Français puisque la France est celtique. Qu'elle le prouve l Qu'elle cesse de se réclamer de la latinité l Quand le Breton aura été rendu obligatoire dans toutes les écoles de France, quand il sera «redevenu» la langue nationale s'il est, Falc'hun dixit, ce qui demeure du Gaulois, alors nous y croisons l Encore que l'Armorique

était déjà autre chose... « Notre civilisation n'a pas le choix : ce sera le celtisme ou ce sera la mort » écrit Pierre Lancel dans ce numéro du Triscèle. Et cet exorde que répète inlassablement la Bretagne réelle : « Je ne dis pas que la Bretagne doit être «française», je dis que la France et la Bretagne doivent être celtiques ensemble. Elles seront alors unies par la fraternité au lieu de l'être par l'autorité ».

Avant de «receltiser» la France, qui ne le demande pas, de grâce qu'on nous laisse être nous-mêmes. Avec de bonnes intentions et sans doute un respect, un amour sincères de/pour la Bretagne, on peut nous faire beaucoup de mal.

- FOLDAANN, N° 3 - La revue électorale de Jacques Josse rend hommage à Yves Elleouët et publie des poèmes de Cervera, Philippe Kersulac, Roger Rannou, Mireille Guézennec, Hervé Merlot et d'abondantes notes de lecture, avec des dessins de Luce Guilbaud. Foldann est à suivre une fois par an, avec des textes brefs qui sont «fragments de livres» qui ne suivent pas toujours, on le regrette. (Foldann, Liscorno-Lannebert 22 290 Lanvollon. La revue est diffusée par Aber-Diffusion, 39 rue des Brebis, 29 210 Morlaix).

- DALC'HOM SONJ, N° 3 - L'intéressant magazine d'histoire bretonne deviendra-t-il aussi populaire qu'**Historia** et les nombreuses revues de vulgarisation historique qui font mieux que répondre au goût du jour et à de vaines curiosités pour instruire tranquillement les peuples en palliant aux lacunes de l'enseignement scolaire ? On peut l'espérer, avec ce numéro 3 qui apprendra à certains à gommer de leur cœur et au coin de leur rue le nom de Gambatta. L'icéonographie, comme dans les numéros précédents, est bonne. Pourquoi ne pas recourir désormais à la couleur ? Et à tous «fureteurs» bretons de la petite mais précieuse histoire ? De quoi augmenter le nombre des lecteurs...

Dalc'hom sonj nous d'heureuses relations avec son équivalent gallois, l'association historique COFIWN. Elles s'ouvrent par l'évocation du héros national gallois Llywellyn qui est un peu pour les Gallois ce que fut pour les Bretons Nominou. Il en recut le titre de **Twyssog**, chef suprême. Le Pays de

Galles et Cofwyn ont commémoré cette année le 700ème anniversaire de sa mort, par la trahison des Mortimer, sur le pont d'Irfton, près de Climeri, le 11 décembre 1282. Ainsi la matière de Celta, toute la Celta, permet à Dalc'homp sonj de passionnantes études, d'autant plus nécessaires qu'elles sont des découvertes. La revue unit le ton de la narration vivante, voire celui du reportage, au sérieux des études.

- XAVIER GRALL - Sur la première page du Monde, entre l'éditorial anonyme et la perspective sans joie d'une paix froide, dans cette grisaïe des articles dits sérieux, dans un court billet «Au jour le jour» Xavier Grall apportait nos embruns et nos colères, un air viril, celui de nos espoirs. Un art difficile qu'il avait su capter, quelques mots, et c'était toute la Bretagne. Les Editions Calligrammes, de Quimper, ont la bonne idée de réunir les billets de notre ami sous le titre «Et parlez-moi de la terre...». C'était notre terre.

- F. DEBAUVAIS - Anna Youenou, qui fut l'épouse de l'homme d'Etat breton, Franzéz Debauvais, publie le sixième tome de ses souvenirs. A ses frais. Avec précision, avec héroïsme. C'est un monument d'amour, de fidélité conjugale, un document pour l'historien. Pareil à un roman vrai. Voici les mouvantes années d'après-guerre, de 1948 à 1968, après la mort de l'époux et la débâcle des amis. Ces années vécues avec un courage plus difficile. (En souscription Mme A. Debauvais, 20 place des Lices, 35000 Rennes. C.C.P. 2656.42 N).

- SKOL OBER en hec'h 52 bloavez (1932 - 1983). Da skignan brud SKOL OBER e Breizh ha maez-ar-vo eo bet embannet paperennou kemenn nevez. Gant «Emglev An Tiegezhioù» 30 leurgeral al Liso, 35 000 Rennes.

- DASTUM. Sans tapage, avec une modestie exemplaire, Dastum travaille bien, et beaucoup. Son cahier N° 7 est consacré à la paroisse mère du Pays de Pontivy ou pays de l'habit des «Moutons blancs». Il comprend les chansons recueillies depuis 1968 par les cercles celtiques de Loudéac et de Noyal, toute une littérature étendue, il y a soixante ans, par François Cadic. Les chèques de souscription (65 Fr) sont à adresser à Jean-Yves Thoraval, 27 rue Charles Le Goffic, 22 000 Saint-Brieuc.

Vous pouvez aussi vous abonner à la revue «Musique bretonne» que

publie Dastum (70 Fr pour 12 numéros, Michèle Bouédec, Mané an Azen, 56 700 Hennebont).

Dastum annonce également la sortie prochaine du livre de Patrick Maitre : **Histoire de la chanson traditionnelle bretonne**. Un ouvrage de 128 pages agrémenté de nombreuses photos, en partie inédites. Il est le premier d'une série de sujets traités dans le même esprit. Le prochain, également prêt pour l'impression, sera traité par Gwenolé Le Menn et portera sur le Théâtre breton.

Enfin, dans la Collection du Penquern, un ensemble de plusieurs

centaines de pièces, - Chants bretons du Léon, du Trégor et de Haute Cornouaille recueillis dans la première moitié et au milieu du XIXème siècle - fera l'objet de plusieurs tomes reliés sous couverture cartonnée. S'adresser également à Jean-Yves Thoraval (voir ci-dessus).

- **ALAN PUTOD** a bien du talent. Comme dessinateur, illustrateur, comme poète, il publie en des feuilles volantes, encadrés d'oiseaux ou d'arabesques, des poèmes de flamme et de brume nés en Brocéliande. Poésie savante qui n'enferme pas le songe ni

cette immense nostalgie du poète émigré qui refuse les larmes. Mais la meilleure façon de parler du poète n'est-il pas de le citer ?

Adresser à l'auteur : Alan Putoud L'île, 102 rue de Clignancourt 75018 Paris.

- Brisures, suivi de Mer Madalen, par Melen Gibout. - Comme c'est émouvant, un premier recueil de poèmes ! Gonflé de pages blanches, au besoin, pour les poèmes à venir comme autant de rêves.

(Quelques exemplaires disponibles, chez l'auteur, la Perdrillane, 56 140 Reminiac).

suite de la p. 3

sont imposées.

Ainsi le poète gallois Dylan Thomas décrit-il cet engagement sans compromissions, sans complaisance :

« Je n'écris pas pour l'homme fier,
Mais pour les amants les bras enlacés
Autour de la douleur des âges,

Qui n'offrent à mon métier ou à mon art
Ni louange, ni salaire, mais leur indifférence ».

En contre-partie de ce privilège d'être un « élu », un barde, un magicien transformant la matière en spiritualité,

n'est-ce pas à l'artiste d'assumer ce rôle ingrat de garde-fou du pouvoir politique, d'écho magique au murmure indistinct de leurs frères muets et trop souvent sourds, les hommes ?

Patrick ARDUEN
Déc. 82

St-Malo.

Judi 11. sévérité des approches de la livre, quelque chose de dur et de bizarre - gros moulins bas, grande grève sale, écueils sales comme des tas d'immondices, paysans sérieux, à quelqes jolis, mais visages ronds (non pas longs, comme les normandes) - petite fille de 8 ans montée sur un âne, et filant dessus - St Malo apparaît comme un nid d'orfrères sur un écueil - à l'horizon, écueils comme baleines endormies - (longs écueils, le long de la côte de Bretagne, bas-fonds vers la Normandie) - maisons, pavé de granit - maisons sombres, riches, doubles fenêtres (vers St Servan) : le blanchisseur hissant ses paquets sur les murs avec une poule, qui lui est confisquée, armateurs épiant leurs vaisseaux avec des lorgnettes, préparant leurs corsaires (douze canons de bois, quatre de fer), et organisant bourgeoisement l'héroïsme et la mort.

Visite à l'abbé Manet (biographe des Malouins, couronné pour son travail sur les écueils de St Michel). Il fait une hist. de Bretagne - se défie de nous - de même le supérieur du Collège = voir le lycée armoricain.

à St Brieuc, un médecin antiquaire - M. Brugé à Nantes, principal réd. du lycée armoricain - (et M. Poirier, cons. du musée, connu de Nicolas).

promenade sur le sable à marée basse - cheval écorché, pourrissant, tout blanc dans les rochers - deux matelots regardant leurs amis venir en mer, s'entretenant sur la manière de sauver un homme qui se noie.

rien chez les libraires. en arrivant j'ai écrit à Pauline, (et à Caen, pour 10 fr. qu'on nous a fait payer de trop.)

Lametrie, Maupeituis = Chateaubriant (sa sœur à Dinan), Lamennais.

La rareté de nos ports, si claires-més (de Brest à St Malo, à Cherbourg, au Havre), la difficulté de leurs entrées, leur ensablement, montre que la mer est anglaise d'inclination. L'anglet regarde de partout l'océan. Nous nous avons à peine de petites fenêtres percées sur lui, à travers nos falaises et nos rochers (voir l'ouvrage de l'abbé Manet sur nos récifs). (toute la littérature de St Malo se compose d'un livre sur les écueils).

La Bretagne est pis qu'une île - ni fleuve, ni port. Nul accès ni par terre ni par mer (M. de Romieu a tort d'exalter ses ports nombreux, ils sont peu accessibles (écueils et marée). De même la Normandie en partie. La péninsule de Cherbourg est sauvage,

Michelet

isolée, - puis le **Calvados**, nommé d'un écueil.

Journal de Michelet, août 1831. (1).

Vendredi 19. **Auray**, partis à 4 h. du matin (entre chien et loup) pour Locmariaquer, chemins très âpres et souvent périlleux. théâtre sinistre de la guerre des chouans. ce nom de hiboux caractérisé admirablement ces hommes au nez pointu à l'œil oblique, cette guerre de crépuscule dans les bruyères et les taillis - plantes très épineuses, partout des dolmen (sur les bruyères élevées) ou des pierres préparées pour l'être. La Bretagne semble repousser l'étranger, avec ces plantes et ces rocs hostiles. De temps en temps, on voit la rivière d'Auray, sale avec ses vases fétides, ses îles du Morbihan aussi nombreuses qu'il y a de jours dans l'an - ponts dangereux sur des marais - brume et pluie battante, château du Plessis, bien conservé avec ses longues aîles de chênes, ses petites tours. Ces manoirs bretons ont rarement la hauteur et la grandiose des châteaux normands. Ils semblent compter plus sur la difficulté des approches, sur les forêts, les marais qui les cachent, que sur une position élevée - Nous avançons en dansant sur les rocs, les branches nous frappent le visage, nous lançant l'eau, déchirant les chevaux et le postillon - beauté triste des bruyères roses mêlées de plantes jaunes - peu de sarrazin, ils vivent de mil.

Avant le village, visité par une pluie fine, les énormes fragments du menhir, et le monstrueux dolmen. Dessous, signes peu distincts - autre menhir brisé près d'une maison - Au delà du village, la pierre plate dominante. Une grève désolée, et sale à la marée basse. Il semble qu'on ait tiré parti des rocs sur place, en les arrondissant, fouillant dessous et les étayant de pierres. Nous nous séchons au village, la belle et obligeante hôtesse avec ses six enfants. population de marins. regretteraient bien que tous leurs enfants devinssent prêtres. rien n'est moins semblable au Morbihan - le capitaine caboteur... (ils vivent de mil, et non de sarazin).

à 11 heures, partis pour Carnac - près d'Auray, monument de Georges Cadoudal, et maison de son frère; volets fermés - chemin aussi mauvais

que l'autre, mais moins fourré, pont entre des marais, au loin dolmen naturel (maison du druide ?) vastes champs, où le granit perce partout la bruyère. Une foule de croix de granit dont plusieurs à jour et artistement ouvragées, C'est le menhir chrétien, plus complet, rayonnant comme une étoile, à tous les points du monde - un menhir sur une hauteur - Ces champs de pierre sont l'introduction naturelle de Carnac et font disparaître le miracle. Carnac peu imposant. 14 pieds au plus. On aura profité des pierres en les isolant par alignement et détruisant celles qui rompaient l'alignement, peut-être fêtes religieuses où l'on allumait des feux sur toutes les pierres - Ces pierres semblent trapues comme les hommes du pays. Ces pierres basses sont le point de départ de l'élan architectural dans l'occident, comme en Egypte les grottes. Le second pas est le dolmen, grotte artificielle.

De ces pierres, les unes sont arrondies et affilées par le bout, les autres amincies par le bas; principe du double mouvement de l'architecte : **arcade et ogive** élan de la liberté vers le ciel (sentiment de la cause), **pendantifs**, ou arcade et ogive renversée (sentiment de la substance à laquelle est suspendu le monde) - tendance grossissante de bas en haut, contraire du vrai gothique, qui s'élève en pointe. - le **carcle** est Dieu, l'**arcade** est la pensée de Dieu, engagée dans la matière et portant sur la terre - l'**ogive** est l'**arcade** s'élançant au ciel.

(- au loin Quiberon, vu du haut de l'église de Carnac -).

Le soir la promenade d'auray, le port - montés à la croix qui domine l'une et l'autre.

Ces pierres tiennent encore à l'époque où la religion est toute engagée dans la nature, l'homme dans l'animalité (v. le Sésostris de Turin).

Journal de Jules Michelet, août 1831.

(1) - Publié pour la première fois par Auguste Dupouy, 1946.

Dites-le en breton...

VOTRE MENU

L'Association Breizh Dieub, après le chèque en breton, lance le menu «en breton» que doit faciliter le lexique suivant. Les «ti-debri» n'auront plus d'excuse, après avoir proposé leur menu en allemand ou en anglais, et ne pourront évoquer l'ignorance de leurs clients et moins encore leur propre

ignorance. Louen e vefen / anavezout ho mennoziou diwar-benn ar pennadskriv aman da heu... ha Yec'hed mat !

Breizh Dieub, 5 rue Jean-Jacques
Rousseau 44 490 AR GROAZIG - BREIZH.

Roll ar meuzioù : Menu

conventionné = **EMZIVIZ** complet =
Ur Pred Penn-da-benn ouvrier =
Pred micherour carte = **Kartienn-
bred** an-cas = **gortozann** «hot-dog»
= **lost c'hazzl dall**

Petit déjeuner = **Lein Djinn** café au
lait = **kafe dre laez** thé = **ta**
chocolat = **chokolat** beurre =
amann motte de beurre = **poulou-
denn** tartine = **bara hag amann**
croissants = **bara kornek** confiture
= **kaotigell** marmelade = **yod-
frouez** miel = **mel sucre** = **sukr**

Déjeuner = **meren, (lein)** Diner =
koan
Potage = **soubenn** soupe de pain =
soup bouillie = **yod** cotriade =
kaoteriad ragoût = **keusteurenn**
soupe / à l'oignon / au chou / de viande
= **soubenn ar ognon / ar c'haol /
ar c'hig** mitonnée = **kudaouet**,
mitona potage au tapioca = **sou-
benn gludennek**

Hors-d'œuvres = **Dreist-meuzioù**
entrée = **kentveuz** artichauts =
askol-debrin asperges = **asperjus**
beignets = **bignez** chanterelles =
kerdin escargots = **melc'houd-
krogennak** grenouilles = **ranigou**
crêpes = **krampoez** crêpes aux œufs
= **krampoez viaouet** galettes =
krampoez tev œuf dur = **vi-poazh**
kaki / salade de laitue = **saladenn**
létuz carottes râpées = **krampoez**
munud poireaux vinaigrette = **pour**
gwin agr thon mayonnaise = **toun**
hillenn-vahon pommes de terre =
avalou-douar olives = **oliv** moutarde
= **sezv** fleur de sel = **holen gwenn**
sel du paludier = **holen glas** poivre
= **pebr** clous de girofle = **kroazigou**
perail = **perialh** capres = **kapres**
champignons = **to gou-touseg**

Pesked
Coquillages = **kregrin** bigorneaux =
melc'houdennvor coques = **kou-**

rouz pétoncles = **horbalan** huîtres =
istr coquilles saint-Jacques = **teno-
gezenn** palourdes = **rigadell** moules
= **meski, beg-bran**
Crustacés = **krastenneg** arai-
gnée = **kervnidenn-mor** dormeur =
tourteau = **kousker** crabe = **krank**
crevettes = **givri-mor** écrevisses =
grilhed-vor homard = **legestr** lan-
gouste = **kemener-mor** langoustines
= **stoked-lost**

Poissons / d'eau douce / de mer /
de fond / de surface = **peaked /
dour / mor / sol / aval**
alose = **alouzenn** anguille = **aill**
brochet = **beked** calmars = **sifelle-
ged** colin = **morlouarn** daurade =
souredenn daube = **dobez** friture =
fritadur maquereaux = **brezill** rale =
rae sardines = **sardined** sole =
garizenn truite = **dluz** morue =
levneg turbot = **tulboz** morue sèche
= **levneg sec'h** merluche = **merluz**
anchois = **genou-kann** merlan =
libour thon salé = **tounin** laitance =
laezenn

Kilhevardon
Charcuterie = **kig moc'h** jambon =
morzed-moc'h andouilles = **andullh**
boudin noir / blanc = **gwadegenn**
du / wenn tête de porc = **chrotenn**
hure = **mof** lard = **kig-sall** potée =
podad saucisses = **sizig** ragoût de
chou = **kefalenn-gaol** dindonneau =
kilhogig-Indez rôti de porc = **kig-
rost-moc'h** filet de porc = **kig**
kabon purée de sang de porc = **kig**
braoued saucisson = **sizig tev**

Vlандаe = **kig** bœuf = **kig**
bevin entrecôte = **etre-koatann** g-
got = **morsed-vaout** tripes = **stri-
pou** jaret de veau = **arzell leue**
mouton de pré-salé = **kig maout** r'ôti
= **kig rost** brochette = **kig bar** pot
au feu = **kig-souben** chevaline =
kigkazeg grillade = **suilhadenn, kra-
zadenn**

Volailles = **evned-yez** gibier =
kig-gouez canard sauvage = **houad**

gouez caneton nantais = **kouadig**
naoned cul de lapin (râble) = **mell-
kein** konikl fricassé de marcassin =
fritadenn proc'hellig-gouez lapin aux
côpes = **konikl gant boned-touseg**
poulet au cidre = **labousig-yez** gant
chiast sauvagines aux alouettes =
evned-dour gant alc'houeder volatile
= **loen-nij** dinde = **yez-Indez** vol-
au-vent = **kouign-bastazet** pintade
= **klugjar-spagn, yez-vriket** poule de
mer = **yez-vor**

Tomatez
Légumes = **legumaj** salades =
saladennou riz = **riz** tomates =
aval-mekajik petits pois = **piz-bihan**
frites = **avalou-dour** frittat pommes
rissolées = **avalou rouzet** purée =
kaota pois chiches = **piz bihan**
épinards = **pinochez** croustons =
kreun omelettes = **alumen-viou**
choux abus = **kaol-pomez** semoule
= **simoul** gratin = **krein** courge,
potiron = **koulourdenn** pois verts =
piz klok fèves = **fav** grillade de pois
= **pesuil** hadenn saisi / **saraff**
haricots-verts = **fav-glas** chou-fleur
= **kaol-fleur, kaol-boedek** maca-
rons = **makarons** vermicelles =
toazennou

Laitages = **boued-dre-laez** fro-
mages = **keuzou** petit lait = **laez**
glas caillébottes = **kaouled** babeurre
= **laez-mesk** lait baraté - lait ribot =
laez ribot lait / caillé / écrémé /
aigre = **laezkaoulet/dizenn** trunk
fromage blanc = **koac'hadenn**

Diben-pred
Fruits = **frouez** desserts = **meuz-
diveza** pâtisseries = **lipouerazh**
entremets = **dazmeuzlou** glaces =
skormenn fiens = **farz** gâteaux =
gwastell, koulnou glaces = **skor-
nennou** pommes = **avalou** poires =
per cerises = **keréz** noix = **kraon**
fraises = **sivi** framboises = **fram-
boez** raisins = **rezin** mandarines =

aval-oranjez citrons = **sur-aval** me-
lons = **sukrin** groseilles = **apezad**
dattes = **aval-palmez** marrons =
klistin ananas = **aval-anana** tapioca
= **perlez** manioc pruneaux = **prun**
sec'h abricots = **brikez** noisettes =
kraon-kelvez amandes = **alamandez**
douces / amères : **c'houek / c'herz**

sirops = **siros** gaufrettes = **galfre-
zinnig** biscuits = **gwispid** compote
= **yod-frouez** caramel = **sukr-dev**
craquelin = **gwastell-gras** far breton
= **farz-fom** gaufres = **galfrez**
Alcools - **boeson** vin rouge /
blanc = **gwin ruz / gwenn** cidre =
chiast bière = **bier** hydromel =
dourvel

Boissons = **evaj** eau de fontaine
/ de puits / de rivière / minérale =
dour stival / puna / ster / melar
orangeade = **evaj-oranjez** jus de
fruit = **chug-frouez** citronnade =
sitronsadez limonade = **dour-altron**



*Gourmente vécut à deux... pour mieux sentir

LISTE DES DEPOTS

Vous trouverez ERE à :

- **Carhaix** : Maison de la Presse.
- **Kemper** :
 - Ar Bed Keltiek
 - Librairie de L'Odet
- **Lamballe** :
 - Maison de la presse.
- **Lannion** : Gwalarn
- **Nantes** :
 - Centre nantais de culture celtique
 - Librairie de l'Irrationnel
 - Le Bateau ivre
 - L'envers du Miroir
- **Rennes** :
 - Librairie Galerie bretonne, rue des Fossés.
 - Breizh, rue de Penhoët
- **Saint-Brieuc** :
 - Maison de la Presse, Basquin
 - Sofec, librairie du Champ de Mars.
 - Librairie du Centre d'action culturel
- **Paris** :
 - Breizh, 10 rue du Maine (14è)
 - Ti ar Vretoned, 22 rue Delambre (14è)
- **Redon** :
 - Librairie Eaux Vives, Latour.

Les manuscrits, publiés ou non, ne sont pas rendus sauf demande expresse accompagnée des frais d'envoi.

Pour toute correspondance, prière de joindre un timbre. Merci.

ERE ne reçoit aucune subvention et n'est l'organe d'aucun groupe ou parti. ERE est donc une revue absolument indépendante. Mais elle a besoin de votre soutien. Si vous désirez qu'elle continue à faire entendre une voix authentique de la Bretagne. Mieux, à élever la voix. Vous pouvez nous aider par tout moyen à votre convenance : dépôt, publicité, abonnements de soutien, organisation de rencontres, envois de textes. Nous serions heureux d'accueillir des textes en breton et des études d'économie politique. Toutes vos suggestions, - et vos reproches, - seront accueillis avec intérêt. Trugarez d'oc'h !

SOMMAIRE

Editorial. Les injustes balances, Alain Le Banner	1
Poèmes. Gabriel Jehan	4
Henchadur (cheminement) Poème , Alan Putoud	5
Innocence de l'art ? art de l'innocence, Patrick Arduen	8
Existe-il une littérature bretonne ? Alain Guel	10
Mort de Gérard Le T... , nouvelle, Alain Guel	20
Les passages d'Hegur K... ..	26
Notes du futur souvenir	27
Anthologie. - Jules Michelet	29
Dites-le... en breton	30
Dessins, Gabriel Jehan	

Direction de la publication : Jil Herhousse 14 bis Lafroideville 22410 TREVENEUC

Copie 22 Pédernec

32

L'avenir de la Bretagne

Patrick RENAUD

Riolland-Meur
BAIN-SUR-OUST 35600 REDON
Tél. (99) 71.20.05

Atelier de machines à bois

S.A.R.L. au capital de 400 000 F
Machines-Outils et Outillage

Route de Paris
" La Belle Etoile "
44 470 CARQUEFOU
Tél. (40) 52.62 22

Erwenn PICARD

DE TREGOR EN BRETAGNE
POEMES

Machines traditionnelles et spéciales

Mécanisations

Séchoirs

Aspiration

Air comprimé

Chauffage

Matériel de scierie

Occasions - Etudes et Devis

SERVICE APRES-VENTE PAR TECHNICIENS

DOUAR BREIZ REPUBLIQUE BRETONNE



VOUS PARTAGEZ NOS IDÉES;
REJOIGNEZ-NOUS!
SPV BP 120
BREST CEDEX

Directeur gérant : A. Prou
Numéro 1
Prix de vente 5 Frs
1ère année
10 février 1982
8 pages

Publication mensuelle
2, villa Bourg Lévêque.
Tél. 54.26.49
Commission Paritaire
N°50887

* Direction, rédaction, administra-
tion, publicité : 7, rue St-Jacques
B.P. 123 - 22400 Lamballe
Tél. 31.20.37 +

* Renerzh, skridaozerezh, mererezh,
bruderezh : 7, rue Sant Jakez - B.P.
123 - 22400 Lamballe - Pg.
31.20.37 +

* Editeur: SOPEL
* N° ISSN International standard serial numbers: Fr.
0044 8966-944-107735 X
* N° CIPRAH 41 307
* N° SIRET 302306741 00018

Demandez BREIZH
à votre marchand de journaux

breizh



16/11/1862
G. 1862